

Savonnerie et représentations. Le savon de Naplouse, un vestige du passé

Emma Aubin-Boltanski, dans son travail sur les *mawsim*-s (pèlerinages³⁴²) de Nabî Mûsâ et Nabî Sâleh, propose une réflexion profonde sur le sens et les pratiques du patrimoine (*turâth*) en Palestine³⁴³. Certes, la pratique d'une industrie n'est pas un pèlerinage, et il existe bien entendu de nombreuses différences entre les *mawsim*-s et l'industrie du savon de Naplouse. Certains détails de l'enquête d'Emma Aubin-Boltanski, pourtant, se rapprochent de ma propre expérience. Ainsi des écoliers qu'elle rencontrait régulièrement à la bibliothèque Al-Ansârî de Jérusalem, « plongés dans les différentes encyclopédies palestiniennes, [qui] préparaient des exposés sur le folklore. [Car] (l)es *mawsim*-s figuraient parmi les “traditions à étudier”³⁴⁴ » : ils me rappelèrent les étudiants de l'université Al-Najâh que je croisai parfois à la savonnerie, munis d'un bloc-notes et d'un appareil-photo, venus faire un « rapport » pour un cours sur le *turâth*. Comme Emma Aubin-Boltanski, je fus fréquemment renvoyée à des livres écrits sur le sujet. Elle raconte qu'on lui recommanda, au début de sa recherche, de rencontrer un vieil homme à Hébron, réputé pour sa bonne mémoire, et qui avait assisté au *mawsim* dans les années 1920 et 1930.

Avant notre rencontre, il photocopia un nombre important de documents à la bibliothèque municipale (articles d'encyclopédies ou de journaux et ouvrages entiers) qu'il tint à me lire dans leur intégralité, des heures durant. Il fut impossible de l'amener à évoquer ses souvenirs personnels tant ils lui semblaient contenir « tous » les détails importants³⁴⁵. »

Cet épisode me rappela l'entretien que j'eus à Amman avec Mohammed *beîk* al-Masrî, qui me montra, lorsque je le rencontrai chez lui, un passage qu'il avait photocopié du livre du principal historien local de Naplouse³⁴⁶, et qui traitait de l'industrie du savon. Je ne pus recueillir que très peu de ses souvenirs sur la savonnerie, car l'essentiel du temps se passa en lecture du dit chapitre. Il n'y a pas cependant pas autant d'écrit(s) sur l'industrie du savon que sur les *mawsim*-s. La réaction de mes interlocuteurs, quand je leur exposais l'objet de ma recherche, était plutôt de s'étonner que l'on puisse écrire « un doctorat » sur le sujet. Ayman al-Shaka'a, le cousin de l'ancien maire de Naplouse Ghassân al-Shaka'a, me dit explicitement

³⁴² Rappelons que *mawsim* signifie littéralement « saison », dénotant l'idée que les pèlerinages étaient saisonniers.

³⁴³ Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.* Les analyses qui suivent sont très largement inspirées de cette réflexion, à de nombreux égards extrêmement éclairante.

³⁴⁴ *Ibid.*, p. 162.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 162-163.

³⁴⁶ Il s'agit du livre de Ihsan Nimr, *Târikh Nâblis wa al-balqa'*.

que les savonneries à Naplouse, c'était quelque chose « du passé », qui n'avait plus beaucoup d'importance pour la ville.

1. L'industrie du savon comme turâth : l'ambivalence du patrimoine savonnier

1°) Tradition et autorité sociale : le rôle des folkloristes

Une tradition devient réellement « authentique », comme le rappelle utilement Gérard Lenclud³⁴⁷, dès lors qu'elle est prise en main par une autorité sociale qui s'est donné pour mission de veiller sur elle – et bien souvent, de la construire comme telle. En ce qui concerne les *mawsim*-s, Emma Aubin-Boltanski a montré que cette autorité sociale est représentée par les folkloristes qui ont œuvré, parfois conjointement avec l'Autorité palestinienne, à définir les critères du « vrai » *mawsim* à des fins généralement nationalistes. « Dans le corpus ordonné des folkloristes », écrit-elle, « les *mawsim*-s constituent l'une des traditions mobilisées pour affirmer une présence et un ancrage dans le territoire »³⁴⁸.

Rappelant la place importante occupée par le folklore (*fulklûr*) au sein de la société palestinienne³⁴⁹, elle souligne le rôle fondateur, dans le processus de constitution d'un objet ou d'une pratique en *turâth*, du discours de ces « intellectuels ou universitaires palestiniens qui s'intéressent au patrimoine, à l'héritage et aux traditions locaux³⁵⁰ ». Les folkloristes prennent en charge la constitution du patrimoine commun à la nation ; tâche d'autant plus importante que, dans le cas de la Palestine, l'identité nationale est niée et explicitement attaquée par cet autre projet national qu'est le projet sioniste, qui s'attache à en saper les fondements. Emma Aubin-Boltanski montre que les recherches sur le folklore en Palestine (comme du reste en Europe au XVIII^e et au XIX^e siècle), sont marquées par une double idéologie. Nationaliste d'une part, car les croyances, coutumes, traditions recueillies sont « élevées au rang de pilier de l'identité collective³⁵¹ ». Archaïsante, de l'autre, car ces matériaux sont « considérés comme des vestiges du passé en danger de disparition (...) La tradition, même si elle n'a jamais cessé d'être vécue au présent, est rejetée dans le passé et

³⁴⁷ Voir Lenclud, G., 1987, *art. cit.*

³⁴⁸ Aubin-Boltanski E., 2007, *op. cit.*, Introduction, p. 14.

³⁴⁹ Elle en veut pour preuve « l'*Encyclopédie du folklore* en trois volumes qui en est à sa quatrième édition, le nombre important de musées et d'organisations en charge de la protection ou de la « résurrection » du folklore » (Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.*, chapitre 5 « Le folkloriste comme acteur », p. 161).

³⁵⁰ Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.*, p. 161.

³⁵¹ *Ibid.*, p. 162.

niée dans sa forme actuelle³⁵² ». Peut-être a-t-on, dans cette dernière formule, une caractéristique fondamentale de la constitution, dans le discours, d'un objet ou d'une pratique vivante en *turâth*. C'est, en tout cas, ce que constate Emma Aubin-Boltanski pour les *mawsim*-s, remarquant que « chez de nombreux pèlerins, on retrouve le sentiment de ne pas participer "au vrai *mawsim*"³⁵³ ». La savonnerie à Naplouse, ainsi que l'objet savon, de même, sont considérés par une majorité d'habitants comme des « vestige[s] du passé en danger de disparition ».

Le fascicule de Husâm Sharîf

Il n'existe qu'une « étude académique » entièrement consacrée à « l'industrie du savon à Naplouse ». Il s'agit du fascicule de Husâm Sharîf, qui le rédigea à la fin des années 1980 et au début des années 1990, pendant la première Intifada. « De toute façon, on tuait le temps, on n'avait pas de travail, et j'ai considéré ça comme un acte contre l'occupation³⁵⁴ », commenta-t-il lors d'un entretien que nous eûmes en 2004 à la bibliothèque de la municipalité.

Husam Sharîf est originaire d'une famille de Naplouse. Il a étudié la physique à l'université, mais est passionné d'histoire locale. Je le rencontrai à deux reprises : une fois en 2004, une autre fois en 2005, lors d'un entretien que je menai chez lui avec Cheikh Dawwûd Abû Seîr, un ancien ouvrier des savonneries qui avait travaillé à la savonnerie Tûqân et qui possédait une petite fabrique de savon³⁵⁵. Husâm Sharîf me montra à cette occasion plusieurs autres de ses recherches, non publiées, qui traitaient des « jardins à Naplouse », de « l'arrivée de l'automobile dans la ville de Naplouse », de « pourquoi Naplouse a-t-elle été appelée Jabal al-Nâr (montagne du feu) ? »...

Lorsqu'il rédigea son fascicule, Husâm Sharîf était employé de la bibliothèque de la municipalité : il avait à sa disposition les archives, qu'il utilisa pour son ouvrage, également agrémenté de photographies. Il fut aidé dans sa tâche par Cheikh Dawwûd Abû Seîr.

« Pendant la première Intifada de 87, (...) je travaillais ici, dans le centre de documentation [de la municipalité], il y avait beaucoup de gens qui venaient poser des questions sur l'industrie du savon, et il n'y avait pas d'études... exhaustives (...).

- *Quelles personnes venaient... ?*

³⁵² *Ibid.*

³⁵³ *Ibid.*, p. 171.

³⁵⁴ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

³⁵⁵ Husâm Sharîf est un homme très croyant, et Cheikh Dawwûd est son conseiller en matières religieuses.

- Des étudiants, des visiteurs... qui connaissaient l'importance de l'industrie du savon, ils voulaient des informations, et ils n'en avaient pas. Donc moi je me suis intéressé au sujet, j'ai commencé à m'intéresser à toutes les industries traditionnelles (...) j'ai découvert que l'industrie la plus importante, si on veut parler de Naplouse, on doit parler du savon. (...) C'est vrai que ça a pris beaucoup de temps, car les sources qui existaient étaient des sources de première main, il n'y a pas de livres...

- *Oui, j'ai vu que le livre que tu as écrit est le seul qui existe...*

Oui, oui oui... il y avait seulement des articles et des sources dispersées, mais d'études académiques, il n'y en avait pas, donc j'ai fait cette étude, et *hamdullillah* [grâce à Dieu], la municipalité l'a publiée³⁵⁶ ... »

Écrit pendant la première Intifada, l'ouvrage de Husâm Sharîf ne fut pourtant publié par la bibliothèque de la municipalité qu'en 1999. La date n'est sans doute pas anodine, car il s'agit d'une période pendant laquelle le *turâth* se trouva au centre d'un engouement renouvelé, orchestré par l'Autorité palestinienne depuis 1995³⁵⁷. La préface place explicitement l'industrie du savon de Naplouse parmi les objets du *turâth*. Les formulations y sont néanmoins révélatrices de l'ambiguïté de cette dénomination, et de son oscillation entre deux pôles : dimension locale et dimension nationale (palestinienne). Le centre des archives de la municipalité y remercie le maire de l'époque, Ghassân al-Shaka'a, de son « vif intérêt pour l'histoire et le patrimoine de la ville (*tarîkh wa turâth al-madîna*) ». Le même Ghassân al-Shaka'a écrit pourtant à la page suivante :

L'industrie du savon de Naplouse a gagné une renommée mondiale (...) comme métier qui est rattaché à l'huile palestinienne qu'on considère comme l'élément essentiel de sa fabrication.

Par la référence à l'huile palestinienne, Ghassân al-Shaka'a donne à la fabrication du savon de Naplouse une dimension nationale. C'est cependant après 2002 qu'est apparu un discours, apparemment nouveau, sur l'industrie du savon comme *turâth*.

2°) 2002 : un regain d'intérêt pour le *turâth* savonnier

On a vu précédemment que ce ne sont pas les destructions israéliennes qui ont donné le coup d'arrêt à l'industrie du savon à Naplouse, déjà en net déclin depuis les années 1980, et moribonde depuis le début de la deuxième Intifada. Celles de l'opération Rempart

³⁵⁶ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

³⁵⁷ Sur ce sujet, voir en particulier Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.*, Pirinoli C., 2002, *art. cit.*, et 2006, *art. cit.*

d'avril 2002³⁵⁸, qui démolirent totalement les savonneries Nâbulsî et Kana'ân dans la vieille ville, ont suscité, en revanche, une attention nouvelle à la nécessité de préserver la « mémoire » des savonneries, comme trace visible de l'héritage du passé. Des enjeux de préservation d'identité ont été mis en avant, attachés à la notion de *turâth*.

Depuis 2002, des articles de la presse locale, sur papier ou sur Internet, témoignant d'un regain d'intérêt pour l'industrie, jouent de l'ambiguïté de cette notion, faisant du savon de Naplouse tantôt le vestige d'une grandeur passé, tantôt le symbole de la résistance du peuple palestinien, de sa volonté à produire encore et toujours sur son sol, malgré les agressions israéliennes et la concurrence étrangère. On se souvient de l'article, cité en introduction, sur le savon de Naplouse « ambassadeur du patrimoine palestinien » (*safîr al-turâth al-filastîni*), où il était érigé en symbole d'une identité nationale en résistance³⁵⁹. En 2004, lors de mon séjour exploratoire, l'architecte Nasîr 'Arafât me signala l'existence du mémoire de master d'architecture sur les savonneries de Mouna Salameh³⁶⁰. L'auteur, enseignante à l'université Al-Najâh de Naplouse, place son étude dans une continuité temporelle, celle d'une entreprise pour le sauvetage d'une identité en péril. Elle emploie, pour justifier le choix de son objet, une rhétorique qui est celle de « l'urgence ». Le résumé du mémoire précise en effet que

(...) les bâtiments des savonneries (...) ont été tout spécialement visés pendant les dernières invasions israéliennes des villes palestiniennes (...). Le besoin se fait sentir de rassembler des informations sur les savonneries avant qu'elles ne soient complètement détruites, et que ces informations ne soient perdues à jamais³⁶¹.

Plus loin, au début de l'introduction :

Naplouse fait partie des plus anciennes villes arabes, qui se caractérise par son histoire ancienne et noble (...) C'est pour cela que le devoir de ses enfants (*wâjib abnâ'iha*) envers elle est de (...) la faire revivre (*ihiâ'ha*), restaurer ses bâtiments et revivifier les ruines historiques, pour préserver cet héritage de notre civilisation. C'est très important pour préserver l'héritage palestinien (*al-turâth al-filastîni*) sur son sol, afin de faire face aux politiques israéliennes qui tentent de remplacer cette identité authentique, et de faire disparaître ses traits³⁶².

³⁵⁸ Rappelons que l'opération Rempart désigne une vaste offensive israélienne qui toucha toutes les villes de Cisjordanie.

³⁵⁹ Voir *supra*, Introduction générale, p. 28.

³⁶⁰ Salameh, Mouna, 2003, *op. cit.*

³⁶¹ *Ibid.*

³⁶² *Ibid.*, introduction, p. 2.

La rhétorique du « sauvetage de la culture » est, tout au long du XX^e siècle, caractéristique des ouvrages des folkloristes³⁶³. Emma Aubin-Boltanski s'est intéressée à l'un des pionniers de ces intellectuels locaux, Tawfiq Canaan³⁶⁴. Pour lui, rappelle-t-elle, la collecte du folklore était « un travail avant tout “archéologique” » ; il expliquait qu'il était

« (...) urgent que les archéologues réunissent des informations sur le folklore, les superstitions et les coutumes de la Terre sainte car elles constituent un matériel indispensable pour l'étude de la civilisation de l'Orient ancien et de la religion primitive³⁶⁵. »

Se présentant comme « enfant du pays » (*ibn al-balad*), Tawfiq Canaan donnait également à son travail une dimension nationaliste : « les traditions et les coutumes qu'il rassemblait comme autant de monuments devaient déposer pour l'histoire d'un pays, le sien : la Palestine³⁶⁶. » C'est une rhétorique similaire qu'adopte Mouna Salameh dans son étude : l'extinction de l'industrie du savon y est explicitement liée aux destructions israéliennes. Elle présente d'ailleurs son entreprise comme une tentative de « conscientisation » également politique : la préservation des savonneries, et l'utilisation du savon de Naplouse deviennent partie prenante du *sumûd*, c'est-à-dire de la persévérance des Palestiniens à demeurer, coûte que coûte, sur leur sol malgré les attaques israéliennes³⁶⁷.

Ainsi, à travers la rhétorique de l'« urgence » et du « sauvetage de la culture », Mouna Salameh inscrit les savonneries dans le champ du patrimoine (*turâth*), ou folklore (*fulklûr*), où elles n'apparaissaient jusqu'alors que peu. Le discours et la rhétorique ne sont pas nouveaux ; c'est son application à l'industrie du savon qui l'est davantage. Car à la différence d'autres pratiques populaires comme les danses (en particulier la *dabka*³⁶⁸), les *mawsim*-s étudiés par Emma Aubin-Boltanski, ou encore la littérature orale, l'industrie du savon de Naplouse ne fait partie des traditions nationalement constituées, et explicitement répertoriées dans le domaine du *turâth* palestinien, que de manière anecdotique.

³⁶³ On retrouve cette rhétorique de « sauvetage de la culture » chez les collectionneurs palestiniens en Jordanie étudiés par Irene Maffi (Maffi, I., 2004, *op. cit.*).

³⁶⁴ Tawfiq Canaan (1882-1964) est l'une des grandes figures du mouvement folkloriste palestinien. Ce médecin fils de pasteur protestant luthérien, diplômé de l'université américaine de Beyrouth, publia un grand nombre d'articles et d'ouvrages (en anglais et en allemand) sur « les superstitions, la médecine populaire, l'architecture traditionnelle et les dialectes locaux » (Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.*, p. 167).

³⁶⁵ Aubin-Boltanski, E., 2007, *op. cit.*, p. 167, citant Canaan, T., 1927, *Mohamadan Saints and Sanctuaries in Palestine*, Jérusalem.

³⁶⁶ *Ibid.*, p. 168.

³⁶⁷ Le terme de *sumûd* renvoie, plus précisément, à la stratégie adoptée par les notables palestiniens vis-à-vis de l'occupant israélien, par opposition à la lutte armée menée à l'extérieur par l'OLP.

³⁶⁸ Il s'agit d'une danse dont il existe de nombreuses variantes régionales.

3°) La savonnerie à Naplouse : un *turâth* local

Il n'existe pas de corpus réellement élaboré par les folkloristes sur l'industrie du savon de Naplouse. L'*Encyclopédie du folklore palestinien (Mawsû'at al-fulklûr al-filastînî)* de Nimr Sirhân, ne comporte pas de notice sur le savon, mais seulement une photographie de l'opération du *bast* à la savonnerie Shaka'a dans les années 1930 (document 5)³⁶⁹. L'encyclopédie de Mustapha Dabbâgh, *Bilâdunâ Filastîn* [Notre pays la Palestine]³⁷⁰ y consacre un petit chapitre (à peine trois pages).



Document 5. L'opération du *bast* à la savonnerie Shaka'a, au début du siècle. Cette photographie se trouve dans l'*Encyclopédie du folklore palestinien* de Nimr Sirhan, ainsi que dans l'ouvrage de Sarah Graham-Brown, 1980, *Palestinians and their Society, 1880-1946: A Photographic Essay*, London and New York, p. 113.

³⁶⁹ On retrouve la même photographie dans l'ouvrage de Sarah Graham-Brown, 1980, *Palestinians and their society, 1880-1946: a Photographic Essay*, London and New York, p. 113.

³⁷⁰ D'après Elias Sanbar, un ouvrage comme celui de Mustapha Dabbâgh renvoie à un autre mode d'écriture que celui du « sauvetage de la culture » : il s'agit du mode de l'inventaire. *Bilâdunâ Filastîn* serait « la reconstitution dans ses moindres détails d'un pays englouti (...) : géographie physique, toponymie, géologie, climatologie, démographie, histoire, croyances, archéologie, structuration de la société en clans, tribus, familles... ». (Sanbar, E., 2003, *Figures du Palestinien. Identité des origines, identité de devenir*, Paris, Gallimard, p. 217).

Le Centre de recherches sur le patrimoine et la société palestinienne (*markaz dirâsât al-turâth wa al-mujtama' al-filastîni*), fondé en 1973 dans la ville d'Al-Bireh à l'initiative de la société *In'âsh al-usra* (« renaissance de la famille »), s'est surtout intéressé aux traditions villageoises. La première étude de ce centre porte sur le patrimoine du village de Turmus'aya en Cisjordanie, présenté comme un cas « exemplaire ». Elle a été publiée pour la première fois en 1973 par le Centre de recherches de l'OLP, à Beyrouth, sous le titre *Etude sur la société et le patrimoine populaire palestinien. Le village de Turmus'aya (Dirâsa fî-l-mujtama' wa al-turâth al-sha'bî al-filastîni. Qariat Turmus'aya)*³⁷¹. Le onzième chapitre porte sur « l'industrie populaire au village » : l'industrie du savon y est présentée parmi les autres industries villageoises. Dans le premier numéro de la revue *al-Turâth wa al-Mujtama'* (« Le patrimoine et la société »), éditée par le même centre, un article sur « l'activité agricole annuelle du paysan de Bir Zeit » classe la fabrication du savon dans les productions agricoles, et dans les travaux effectués par les femmes. Il est vrai que celle-ci est aussi une production domestique ; la fabrication villageoise, par des femmes, se laisse plus aisément « folkloriser », car elle rejoint l'imaginaire quelque peu stéréotypé en Palestine de la mémoire villageoise comme mémoire originelle³⁷². La revue *al-Turâth wa al-Mujtama'* fit cependant paraître en 1975 un article sur « l'industrie du savon de Naplouse ». Significativement, l'auteur est un *ibn-al balad*, membre de la famille Nâbulî, pour qui l'industrie du savon est de surcroît un *turâth* familial.

Au début de l'année 2009, je rencontrai l'anthropologue et folkloriste Sharîf Kana'aneh dans son bureau de la société *In'âsh al-usra* à al-Bireh. Ce professeur émérite à l'université de Bir Zeit est également l'actuel directeur du Centre de recherches sur le patrimoine et la société palestinienne³⁷³, le responsable des publications de la revue *al-Turâth wa al-Mujtama'*, et auteur de nombreux articles et ouvrages sur le « patrimoine populaire » palestinien. Lorsque je lui parlai d'un article sur « l'industrie du savon à Naplouse » paru dans *al-Turâth wa al-Mujtama'* en 1975, il se montra d'abord surpris ; sa réaction, lorsque je

³⁷¹ Voir Sharîf, M., 1980, *Le patrimoine culturel palestinien*, Paris, Le Sycomore.

³⁷² Sur ce point, voir Picaudou, N., 2001, « Identité-mémoire et construction nationale palestinienne », *Les Annales de l'Autre Islam* n° 8, « La Palestine en transition. Crise du projet national et construction de l'Etat », numéro coordonné par N. Picaudou, p. 339-361.

³⁷³ Le Centre de recherches sur le patrimoine et la société palestinienne tient tous les ans un colloque sur un thème qui tourne autour du *turâth*, ou de sujets de société. Le colloque de 2008 se tint autour de la question « L'identité palestinienne, jusqu'où ? » (*al-hawîyya al-filastîniyya, ilâ eina ?*). En 2009, on discuta de la « situation et [de l'] avenir de la famille palestinienne » (*wâqi' wa mustaqbal al-'â'ila al-filastîniyya*). Ces colloques accueillent des participants et orateurs (généralement toujours les mêmes) des Territoires occupés, des territoires de 1948 (actuellement Israël), mais aussi des intervenants étrangers.

lui demandai quelques conseils de lecture sur l'industrie du savon comme *turâth*, fut de me répondre que je ne trouverais rien de tel dans les publications du centre. Il me renvoya à des sources locales, dans des ouvrages traitant non explicitement du *turâth*, mais de la ville de Naplouse.

L'industrie du savon de Naplouse, ainsi, n'appartient pas au domaine classique de recherche des folkloristes, et les écrits sur le savon ne représentent pas un corpus organisé. Il existe cependant des discours qui représentent un « savoir-dire³⁷⁴ » plus diffus sur cette industrie. Discours parfois épars, ils proviennent à sources à statuts divers, et ce « savoir-dire », s'il n'a pas vraiment fait l'objet d'une synthèse, constitue néanmoins l'industrie du savon, de manière plus fine, en objet du patrimoine local.

2. Savon de Naplouse et histoire(s) locale(s) : un « savoir-dire » sur l'industrie du savon

Livres d'histoire locale, tout d'abord : Tammîmî et Bahjat consacrent dans *Wilâyat Bayrût* trois pages à l'industrie du savon de Naplouse. Le volumineux ouvrage de l'historien local Ihsân Nimr, *Tarîkh Jabal Nâblus wa al-Balqa'* [Histoire de Naplouse et de la Balqa' (région du nord de l'actuelle Jordanie)], rédigé entre 1936 et 1961, comporte un chapitre sur « l'industrie du savon », lui-même divisé en cinq sous-chapitres : « Histoire du savon », « Cuisson du savon », « Le savon parfumé », « Fabricants et commerçants de savon au siècle dernier », « Perte d'une société de savon »³⁷⁵. Quelques pages de la somme de Mustapha Dabbâgh *Bilâdunâ Filastîn* [Notre pays la Palestine], on l'a dit, traitent de l'industrie du savon, suivies d'un chapitre sur la *knâfa*³⁷⁶. Des ouvrages plus récents, et plus localisés comme le volume de la « Série des villes palestiniennes » [Salsalat al-mudun al-filastîniyya] sur Naplouse³⁷⁷, ou l'ouvrage de 'Abdallah Sâlih Kalbûna *Tarîkh medinat Nâblus* [Histoire de la ville de Naplouse]³⁷⁸ qui retrace l'histoire de la ville des origines jusqu'en 1918, contiennent également un « passage obligé » par la principale industrie locale.

Quittant le domaine de l'histoire à proprement parler, l'autobiographie de Mohammad 'Izzat Darwaza *Mi'at 'âm filastîniyya* [Cent ans palestiniens], constituée d'une succession de petites « notes », en comporte une sur « l'industrie du savon, les savonneries (*al-sabbanât*) et

³⁷⁴ J'emprunte ce terme à Emma Aubin-Boltanski.

³⁷⁵ Nimr, I., 1936-1961, *Tarîkh Jabal Nâblus wa al-Balqa'* [Histoire du Jabal Nablus et de la Balqa'], Naplouse, imprimerie al-Nasr al-tijariyya, chapitre 4, « Sinâ'at al-sâbûn » [l'industrie du savon], p. 288-295.

³⁷⁶ Rappelons que la *knâfa*, composée de fromage fondu, de cheveux d'anges et nappée de sirop de sucre, est la célèbre pâtisserie locale de Naplouse.

³⁷⁷ Al-Helû, M., (sans date), *Qusat medinat-Nâblus* [Histoire de la ville de Naplouse], Amman, Série des villes palestiniennes n°3.

³⁷⁸ Kalbûna, A., 1996, *Tarîkh medinat-Nâblus* [Histoire de la ville de Naplouse], Naplouse.

leurs propriétaires à Naplouse³⁷⁹ ». Si les passages des ouvrages académiques sont pour la plupart peu développés, le récit de Darwaza, en revanche, décrit en détail, suivant ses souvenirs, les aspects pittoresques et marquants de l'industrie du savon.

Ajoutons que, au début de mon enquête, je fus dirigée vers des personnages que j'appellerai, certes à une échelle micro-locale, des « fixateurs » de la mémoire : sur certains points controversés, ils se réclamaient d'une autorité sur le savoir, que leur permettait leur statut. Un bon exemple en est le Hajj Mo'âz al-Nâbulsî, « l'expert » du savon. Une grande partie des informations orales recueillies par Husâm Sharîf, dans son fascicule, proviennent d'entretiens avec le Hajj Mo'âz (ou avec son père, Mâjjid al-Nâbulsî). Au-delà de la distinction oral / écrit, le discours de ces personnages contribue à la constitution du « savoir-dire » sur l'industrie du savon. Ajoutons que les sources locales se sont récemment enrichies de la version traduite en arabe du livre de Beshara Doumani (*I'âdat iktishâf Filastîn*), ouvrage qui fait référence auprès des érudits locaux. On peut en trouver un exemplaire à la bibliothèque de la municipalité ; Husâm Sharîf me signala à plusieurs reprises qu'il avait lui-même « beaucoup aidé Beshara » lorsque celui-ci avait mené son enquête à Naplouse au début des années 1990³⁸⁰.

C'est donc à partir de ces sources que j'aborde tout d'abord la question des souvenirs et représentations des habitants de Naplouse sur « leur » savon. Les écrits de Darwaza se présentent, du reste, explicitement, sous le signe de la mémoire collective, du « on dit », par l'emploi de l'expression « *kân yuqâl* » (on disait) qui rythme les évocations. Les sources écrites rejoignent en effet les souvenirs des habitants, que je recueillis au cours d'entretiens mais aussi de nombreuses conversations informelles tout au long de mon enquête, en un certain nombre de *topoi* qui représentent un socle commun de références, ou encore ce que Maurice Halbwachs appelle des « cadres sociaux de la mémoire³⁸¹ ». A l'aide de ces cadres, constamment constitués et reconstitués par la collectivité, si on suit Maurice Halbwachs, les individus puisent leurs repères pour organiser leurs souvenirs. Présents explicitement ou non à l'esprit des habitants, ils alimentent leurs représentations, contribuant à figer le savon de Naplouse en un « objet du passé », et entrant parfois en contradiction avec les usages et pratiques.

³⁷⁹ Darwaza, M., 1983, *op. cit.*, p. 77-80.

³⁸⁰ Doumani remercie du reste Husâm Sharîf dans sa préface d'avoir attiré son attention sur les savonneries, et d'avoir convaincu Ihsân Nimr de lui livrer une copie de ses archives familiales, alors que ce dernier « quand on lui demandait de partager [ces documents] renvoyait toujours les chercheurs à son livre » (Doumani, B., 1995, *op. cit.*, Préface).

³⁸¹ Halbwachs, M., 1994 (1^e édition 1925), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris, Albin Michel.

A l'évocation du savon de Naplouse, que ce soit dans ces sources écrites ou dans les discours des habitants, plusieurs aspects de l'industrie sont généralement englobés : les ingrédients entrant anciennement dans sa fabrication (huile d'olive et *qeli*) ; les bâtiments des savonneries ; l'objet savon lui-même, avec sa forme cubique rudimentaire ; enfin, le procédé de fabrication à la main. Ces évocations ont en commun d'ancrer l'industrie du savon dans le local, par ses ingrédients et son ancienneté, et de la rejeter dans le passé. Pour Darwaza, il s'agit de souvenirs d'enfance et de jeunesse, dont il dit lui-même avoir oublié certains éléments ; il insiste particulièrement sur les caractéristiques disparues de l'industrie, comme l'usage du *qeli*.

Dans ces représentations, l'objet savon, et à travers lui, la pratique de l'industrie s'effacent, bien souvent, derrière ce qu'ils « représentent » : la dimension sacrée de l'olivier, la mémoire d'une ville à l'économie florissante... L'évocation de « leur » savon, pour les Nâbulsîs, s'articule souvent avec une reconstruction du passé. Jusque dans ses usages, il fonctionne davantage comme support pour la nostalgie d'une époque glorieuse mais révolue, que comme objet susceptible d'être transformé.

1°) Autour des ingrédients du savon

Quand on parle du savon de Naplouse, on ne peut qu'évoquer avec lui l'huile d'olive...

Nabîl al-Nâbulî³⁸²

On rajoute à l'huile pendant qu'elle bout une matière caustique. Cette matière, quand j'étais enfant puis jeune garçon (et avant bien entendu) était appelée *qelî*.

Mohammad 'Izzat Darwaza³⁸³

A. Un savon « béni de Dieu » : un produit de l'olivier

L'olivier et l'huile d'olive sont au fondement d'une multitude d'aspects de la vie matérielle, culturelle, voire spirituelle des Palestiniens. Nul doute que l'industrie du savon de Naplouse est historiquement ancrée dans cette « civilisation de l'olivier³⁸⁴ ». Dans le fascicule de Husâm Sharîf, qui se présente comme l'unique « étude complète » sur l'industrie du savon, l'olivier et l'huile d'olive sont au cœur du propos. L'ouvrage commence en effet par trois chapitres sur l'olivier et les procédés de presse des olives à la manière traditionnelle. Au début du chapitre sur « l'histoire de l'industrie du savon », Husam Sharîf cite un poème écrit par Mohammad Ahmad Al-'Amad, un *ibn al-balad*, qui y fait « l'éloge du savon de Naplouse et met en évidence son authenticité (*asâla*)³⁸⁵ », en adressant le poème à l'olivier.

Cet olivier, de tout temps on a parlé de son huile, plus pure que l'eau la plus pure
Elle coule comme une abondante rivière bénie, éteignant la soif au pays
Son savon est un parfum qui irradie, odorant comme le musc et pur comme la neige
Présent depuis des millénaires, et jusqu'à nos jours, il adoucit les corps et lave les impuretés³⁸⁶.

³⁸² Nâbulî, N., 1975, « L'industrie du savon de Naplouse », *al-Turâth wa al-Mujtama'* [Le patrimoine et la société] n°4.

³⁸³ Darwaza, M., 1983, *op. cit.*, p. 79.

³⁸⁴ L'expression est utilisée par l'artiste plasticien Nasser Soumi, que je rencontrai en 2009 à Jérusalem. Nasser Soumi, Palestinien de la région de Jénine, habite à Paris depuis trente ans, et prépare un ouvrage sur l'olivier en Palestine, qu'il compte intituler *La civilisation de l'olivier*. Ce n'est pas le lieu de retracer ici l'histoire et les différentes dimensions de cette « civilisation » millénaire.

³⁸⁵ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 15.

³⁸⁶ Al-'Amad Mohammad Ahmad, cité par Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 15.

Plus loin dans le livre, Sharîf cite un autre poème, écrit cette fois-ci par la célèbre poétesse, « fille de la ville » elle aussi, qu'est Fadwâ Tûqân.

Elle a été bénie cette ville au savon merveilleux
Il fit sa fierté parmi les villes et les pays
Les esprits ont cherché en vain sa formule
Et le secret resta caché, spirituel
Un diadème [*tawq, tuq en dialecte*] de perfection l'a embelli
Et sa façon n'est que perfection
Mais son savon, et nul étonnement,
Deux diadèmes [*Tûqân*] l'embellissent dans sa perfection³⁸⁷.

La référence à la « bénédiction » est une claire allusion à la sourate XXIV du Coran, intitulée « La lumière », qui mentionne l'olivier ainsi que l'huile d'olive :

Dieu est la lumière des cieux et de la terre. Semblance de Sa lumière : une niche où brûle une lampe, la lampe dans un cristal ; le cristal, on dirait une étoile de perle : elle tire son aliment d'un arbre de bénédiction, un olivier qui ne soit ni de l'est ni de l'ouest, dont l'huile éclaire sans presque que la touche le feu. Lumière sur lumière ! Dieu guide à Sa lumière qui il veut³⁸⁸ ...

Dans la tradition coranique, l'olivier est le *shajara mubâraka*, « l'arbre de bénédiction », et l'huile d'olive, une source de lumière diffuse, guidant vers la lumière divine. Par la formule « elle a été bénie », Fadwa Tûqân fait aussi implicitement allusion à une longue tradition d'écrits de voyageurs qui, depuis le XIV^e siècle, décrivent Naplouse comme ville « bénie » pour la quantité de ses oliviers qui en font un centre de production d'huile pour toute la région. Le géographe Shams al-Dîn al-Ansarî al-Dimashqî, surnommé « Cheikh Rabuh » (mort en 1327) est, selon Sharîf, « le premier à avoir décrit l'industrie du savon à Naplouse³⁸⁹ » et établit un lien entre caractère sacré de l'olivier, huile d'olive et savon :

Naplouse est comme un palais dans un jardin (*qasr fî bustân*) (...) Dieu très haut et tout-puissant l'a comblée de l'arbre béni (*al-shajara al-mubâraka*), l'olivier. Son huile est transportée dans les régions égyptiennes, du Levant et au Hedjaz (...) dans des caravanes, (...) et on en fait le savon délicat (*al-sâbûn al-riqî*), qu'on transporte dans les pays que nous avons cités plus haut et dans les îles de la Méditerranée³⁹⁰.

³⁸⁷ Fadwâ Tûqân, citée par Sharîf, p. 30.

³⁸⁸ *Le Coran*, essai de traduction de l'arabe annoté et suivi d'une étude exégétique par Jacques Berque, édition revue et corrigée, Paris, Albin Michel, 1990, XXIV 35, p. 376.

³⁸⁹ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 15.

³⁹⁰ Shams al-Dîn al-Ansarî al-Dimashqî, dit « Cheikh Rabuh », cité par Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 15-16, ainsi que par Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 185.

Dans la grande tradition de ces éloges, Fadwa Tûqân fait celui de la perfection du savon, ouvrant ainsi sur l’imaginaire lié à ce produit de tradition millénaire³⁹¹.

A plusieurs reprises, on me raconta la tradition ancienne, apparemment d’origine cananéenne³⁹², consistant à masser les nouveaux-nés avec de l’huile d’olive. Cette tradition existe encore aujourd’hui. La dimension sacrée de l’huile d’olive, si elle est attachée au Coran, posséderait donc des origines plus anciennes qui permettent de l’ancrer plus profondément encore dans l’ancestrale terre de Canaan. Ainsi, la référence à l’huile d’olive lie le savon de Naplouse à une symbolique qui mêlant les différentes caractéristiques qui y sont attachées dans l’imaginaire, et que l’on retrouve dans le poème de Mohammad al-‘Amad : pureté, abondance, dimension sacrée et qualité. Le savon de Naplouse hérite de cette symbolique ; elle l’élève, lui aussi, au rang de produit « béni ».

Aujourd’hui, l’olivier est pour les Palestiniens une icône nationale. Comme le rappelle Doumani, il évoque un passé idéalisé, « une époque où les Palestiniens n’étaient pas des réfugiés ou une minorité opprimée par une loi coloniale, mais des paysans libres qui vivaient des fruits de la terre³⁹³ ». Cette reconstruction est pourtant à la mesure de la diminution de son importance dans leur vie matérielle : seule une minorité de Palestiniens vit aujourd’hui de l’agriculture, et une proportion plus infime encore dépend uniquement de l’olive pour sa subsistance. Et Doumani de conclure : « Même le fameux savon de Naplouse est fait aujourd’hui avec de l’huile d’olive importée...³⁹⁴ »

Le savon de Naplouse, on l’a vu, n’est plus fait avec de la « pure » huile d’olive ; il n’est plus une production entièrement locale. Lors d’une conférence que je donnai en mai 2005 au centre culturel français de Naplouse, je constatai pourtant que cette réalité semblait ignorée par une grande partie des Nâbulûsîs qui n’appartiennent pas au monde de la savonnerie. J’expliquai que le savon, dans les grandes savonneries encore en activité, est aujourd’hui fabriqué avec de l’huile d’olive raffinée importée d’Italie, et qu’il est difficile de dater précisément l’époque où les importations ont commencé. Cette information causa un

³⁹¹ « Fille de la ville », fille de Naplouse, Fadwâ est aussi fille de la famille Tûqân. Si le savon appartient à la ville comme celle-ci est définie par le savon, il est aussi attaché à un nom, celui de la famille Tûqân. Le dernier vers du poème peut être lu de deux façons. Le mot *tawq* en arabe signifie « collier » ou « diadème », et le duel de ce mot donne *tûqân*, « deux diadèmes ». Fadwa Tûqân joue donc ici sur la signification de son nom en arabe : le savon est déjà, dans son essence, comme couronné par sa fabrication dans la ville de Naplouse ; mais « deux diadèmes » lui donnent un halo de perfection encore plus grande. On peut remplacer « deux diadèmes » par le nom de famille « Tûqân », et le vers souligne et loue alors l’importance de la famille Tûqân dans la production et l’excellence du savon de Naplouse.

³⁹² Discussion avec Nasser Soumi, Jérusalem, mai 2009.

³⁹³ Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 178.

³⁹⁴ *Ibid.*, p. 179.

certain choc à l'assistance ; une réalité ignorée, ou plutôt curieusement « refoulée ». Ce simple exemple nous montre l'ambiguïté des représentations, et leur ténacité : celle du savon de Naplouse comme d'un savon à l'huile d'olive locale est un exemple emblématique de ces représentations qui permettent à la fois de l'ancrer dans la localité, de louer sa qualité et de le rejeter dans le passé. Même si toutes sortes d'ingrédients sont désormais utilisés pour fabriquer du savon (huiles de palme, coco, graisses animales), il reste entendu à Naplouse que « l'utilisation de l'huile d'olive pour cette industrie est ce qui distingue le savon de Naplouse blanc et bon (*al-abiad wa al-jayyid*)³⁹⁵ », ou encore que « l'huile d'olive est la meilleure huile pour l'industrie du savon³⁹⁶ ».

La référence au second ingrédient anciennement utilisé pour la fabrication du savon, le *qelî*, contribue à évoquer la mémoire de la foisonnante activité commerciale de Naplouse.

B. Le qelî : Naplouse comme carrefour commercial

Darwaza, dans son autobiographie, évoque le *qelî* de la manière suivante :

C'est une cendre qui provient d'une plante désertique que les Bédouins recueillaient, brûlaient, puis ils remplissaient des sacs avec les cendres, venaient à Naplouse sur des chameaux, et les propriétaires des savonneries en achetaient. Les Bédouins achetaient aussi ce dont ils avaient besoin en ville, et il y avait une saison spéciale pour eux. Les gens se groupaient autour des Bédouins et faisaient les intermédiaires entre eux et les responsables des savonneries, et avec les patrons des magasins dans les ventes³⁹⁷ ...

Le produit alcalin appelé *qelî* était, rappelle Ihsân Nimr, un élément-clé des échanges entre les tribus bédouines qui l'apportaient et les commerçants de Naplouse. L'évocation de cet ingrédient est un prétexte pour décrire les relations commerciales dont il était l'objet, à une époque où Naplouse était un centre économique régional.

Le savon de Naplouse était fait avec du *qelî*, de l'huile et de la chaux (*kils*), et de l'eau. Le *qelî* est un mélange de cendres de plantes (...) [qui] poussent dans la *badia* (steppe) de Ma'ân. Les Bédouins en font de grandes réserves et le brûlent, puis ils remplissent des sacs avec de la cendre, et viennent en caravanes de milliers de chameaux. Leur chef se met d'accord avec les commerçants de savon sur un prix, et des conditions particulières³⁹⁸.

³⁹⁵ Nâbulî, N., 1975, *art. cit.*, p. 94. C'est ainsi qu'il conclut son article, avant de préciser que « le développement (*al-tatwîr*) dans la forme et la taille est très important pour que perdure ce genre de savon ».

³⁹⁶ « L'industrie du savon dans la ville de Naplouse », journal *al-Fajr*, 10 décembre 1986.

³⁹⁷ Darwaza, M., 1983, *op. cit.*, p. 79.

³⁹⁸ Nimr, I., 1936-1961, *op. cit.*, p. 289.

Ce sont les notes de bas de page fournies par Nimr qui comportent le plus de détails sur ce commerce : il précise que les commerçants de Naplouse exigeaient du *qelî* « doux » (*helû*) (parce que le « salé » (*mâleh*) ne convenait pas), exempt de terre (*trâb*) et non mélangé. Le chef de la caravane se faisait payer après chaque transport, en argent ou en nature (riz, tabac, café, savon, vêtements...) ; les commerçants vérifiaient eux-mêmes la pureté du *qelî* le jour de l'arrivée de la caravane³⁹⁹. Pour Husâm Sharîf, le commerce du *qelî* est l'occasion de décrire des échanges commerciaux et coutumiers, fortement ritualisés entre commerçants de Naplouse et Bédouins de la région de Salt. S'appuyant sur Ihsân Nimr et le voyageur suisse John Lewis Burckhardt⁴⁰⁰, il raconte que le commerçant nâbulî se rendait lui-même à Salt au printemps, et descendait chez un particulier, chaque année dans une maison différente. Pendant son séjour, il payait toutes les dépenses de la maison en question, et devait nourrir tous les étrangers qui venaient à Salt pendant la période où il y était⁴⁰¹.

Le commerce du *qelî* entre ainsi dans un dispositif d'échange dont Naplouse était le centre. C'est le cas aussi de l'huile d'olive, à travers les sources écrites comme dans les propos des habitants en âge de s'en souvenir : le rappel du chemin des ingrédients entrant dans la composition du savon, depuis les villages environnants ou les steppes bédouines jusqu'aux savonneries, permet d'approcher une mémoire de l'économie citadine, rythmée par les échanges avec l'extérieur. Cette mémoire est particulièrement valorisée, aujourd'hui où outre la transformation des ingrédients (le *qelî* par de la soude, et l'huile d'olive locale par une huile importée d'Italie), le bouclage de la ville coupe chaque jour un peu plus Naplouse de son environnement rural.

2°) Savonneries et économie citadine

« Que serait Naplouse sans les paysans ? », me dit un matin le chauffeur de camion Ahmad Dweikât, en me montrant une vieille femme coiffée du foulard blanc traditionnel des villageoises, assise par terre en train de vendre du fromage. Comme le rappelle Doumani, qui compare Naplouse au « cœur battant de l'arrière-pays environnant », la vie économique de la ville a longtemps en grande partie, si ce n'est entièrement, reposé sur les échanges avec les villages.

³⁹⁹ *Ibid.*, p. 289 note 2.

⁴⁰⁰ Burckhardt, J., 1822, *op. cit.*

⁴⁰¹ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 21. Doumani reprend également ces éléments (Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 204).

Les rythmes de la vie urbaine reflétaient le calendrier agricole de la communauté paysanne. Le tohu-bohu des tonnes d'huile déposées dans les puits au sous-sol des grandes savonneries n'était peut-être surpassé que par le tintamarre du coton brut arrivant en ville⁴⁰²...

Si la référence à l'huile d'olive mobilise un imaginaire lié à la dimension sacrée de l'olivier, elle permet également aux auteurs locaux d'évoquer le commerce de l'huile entre les villages et les savonneries. Les souvenirs des habitants viennent ici renforcer des images d'Epinal, dont la plus célèbre est certainement celle des caravanes de chameaux qui apportaient l'huile jusqu'à l'intérieur des savonneries, dans des outres en peau. Ces processions avaient lieu tous les ans, juste après la saison des olives (au mois d'octobre), et durèrent jusque dans les années 1960. Sharîf écrit, citant quasiment mot pour mot Darwaza :

Les paysans apportaient l'huile d'olive dans des outres en peau appelées *durûf*, portées par des ânes, des mules ou des chameaux, entraient à l'intérieur de la savonnerie et les versaient dans le puits⁴⁰³.

Sharîf n'ajoute que la mention des chameaux, curieusement omis par Darwaza. Ceux-ci sont pourtant régulièrement évoqués par les habitants, interrogés sur leurs souvenirs :

« L'huile venait sur des chameaux et des ânes, à n'importe quelle heure de la journée et de la nuit et [ils] dormaient dans la savonnerie... Le matin, on descendait les sacs, les pesait, on vendait et versait dans les puits⁴⁰⁴... »

« Je me souviens quand l'huile arrivait dans des outres, à dos de chameau, on les faisait entrer, on mesurait, il y avait un système particulier. Et bien sûr tout cela commençait toujours au mois d'octobre...⁴⁰⁵ »

Pour le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, c'était cette tradition de stockage de l'huile qui expliquait un trait architectural de la savonnerie « modèle », à savoir la disposition de la porte d'entrée :

« Si tu visites n'importe quelle usine qui travaille dans la fabrication du savon, de la façon ancienne et traditionnelle (...) tu vas trouver quelque chose de clair : tu entres par une porte très grande, dans laquelle il y a une petite porte, cette grande porte c'est pour les marchands qui venaient sur des chameaux et les ânes, et une toute petite porte, à l'intérieur de l'un des deux battants, pour le gardien qui reste à l'intérieur de la savonnerie, et qu'on appelle « *khôkha* » (pêche ou prune)⁴⁰⁶. »

Ces évocations constituent un *topos* constamment rappelé quand on parle de l'industrie du savon « avant » (*min awwal*) : les chameaux, les ânes, les sacs en peau pour

⁴⁰² Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 26.

⁴⁰³ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, 20.

⁴⁰⁴ Entretien avec le Hajj Hasan al-Masrî, ancien ouvrier à la découpe, 2006.

⁴⁰⁵ Entretien avec le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, 2005.

⁴⁰⁶ La *khôkha* se retrouve dans toute la région, notamment sur les portes des caravansérails.

l'huile, le fait que les bêtes entraient dans la savonnerie par la grande porte, et dormaient souvent à l'intérieur. Abû Murâd, le responsable de la cuisson à la savonnerie Shaka'a, me parla des chameaux en me disant que c'étaient les « vieux » qui lui avaient raconté cela. Des ordres de datation sont donnés par certains propriétaires : Ibrahîm Rantissî, responsable jusqu'en 2000 de la savonnerie Rantissî de savon vert dans la vieille ville, parle des années 1960, qui virent l'introduction de la voiture, des tanks (*tanak*) et des barils (*barmîl-s*) pour remplacer les sacs en peau.

L'article « L'industrie du savon de Naplouse » paru dans *al-Turâth wa al-Mujtama'* passe en revue ces thèmes attachés au « passé » de l'industrie.

Si on regarde dans le passé, on trouve devant les savonneries des caravanes de chameaux qui portent les *durûf* [outres en peau] pleins d'huile venant des villages, une partie en remboursement des dettes du paysan au propriétaire de la savonnerie qui lui avait prêté pendant l'année, et l'autre partie en dépôt, c'est-à-dire qu'il le laisse en sûreté chez le propriétaire de la savonnerie et touche le prix quand il le veut, à n'importe quel moment après la saison, au prix en cours à cette période⁴⁰⁷.

L'évocation de la vente de l'huile permet également de rappeler le rôle social de la savonnerie dans la vie du quartier : munie d'un coffre en métal, elle servait de banque de dépôt. L'architecte Nasîr 'Arafât, lorsque je lui dis que je m'intéressais à la savonnerie « du point de vue social », m'en parla :

« On peut dire que la savonnerie était comme la banque pour le quartier. Une dame qui veut donner de l'or et prendre de l'argent à la place pouvait aller à la savonnerie et prendre de l'argent. Les paysans venaient à Naplouse, s'arrangeaient (...) avec le patron de la savonnerie sur l'année, et le payaient quand venait l'huile⁴⁰⁸. »

Ce « contenu de mémoire » (la savonnerie comme banque de quartier) s'il est indiscuté, fait cependant l'objet d'usages différents. Darwaza affirme dans son autobiographie que « tous » les propriétaires de savonnerie pratiquaient le prêt à taux usuraire :

La plupart des propriétaires de savonneries, si ce n'est tous, faisaient s'endetter les paysans et les petits commerçants pour gagner de l'argent de manière usuraire (*bil ribâ*), et appelaient cela « *fâ'id* » (...) Il faut préciser qu'ils n'étaient pas les seuls à pratiquer le prêt « *fâ'id* » avec les paysans, mais que d'autres commerçants le faisaient aussi⁴⁰⁹...

Doumani rappelle que Bahjat et Tammîmî, lors de leur visite en Palestine en 1916, constatèrent l'endettement constant des paysans et critiquèrent vivement l'exploitation pratiquée par les riches notables de Naplouse sur les campagnes environnantes. Les paysans,

⁴⁰⁷ Nâbulsî, N., 1975, *art. cit.*, p. 96.

⁴⁰⁸ Entretien avec Nasîr 'Arafât, 2004.

⁴⁰⁹ Darwaza, M., 1983, *op. cit.*, p. 77.

note Doumani, formulaient des jugements aussi explicites que « Naplouse est le siège de la corruption », ou encore : « Lavez-vous après avoir serré la main d'un Nâbulsî⁴¹⁰ ».

Cette accusation est démentie par la plupart des actuels propriétaires de savonneries, dont le Hajj Mo'âz al-Nâbulsî. S'appuyant, entre autres, sur le témoignage du père du Hajj Mo'âz (Mâjid al-Nâbulsî), ainsi que sur les propos de son propre grand-père, Sharîf abonde dans le sens de ces notables, en prenant le temps de poser les termes de la controverse :

Darwaza, dans son livre *Cent ans palestiniens*, dit que tous les propriétaires de savonneries faisaient s'endetter les paysans et les petits commerçants de manière usuraire (*bil ribâ*) et qu'ils appelaient cela « *fâ'id* ». Mais la réalité contredit cela, et mon grand-père, le Hajj Mohammad Sharîf, m'a assuré de la manière dont le Cheikh Abdallah Qamhiyya, propriétaire d'une savonnerie (qui devint ensuite le pressoir Fakhr-al-Dîn) était un exemple de Cheikh honnête qui prêtait sans intérêt. De la même façon de nombreux ulémas nient cela, (...). Peut-être qu'un très petit nombre d'entre eux faisaient cela en secret⁴¹¹.

Ce n'est pas tant le lieu ici de nous demander « qui a raison » que de constater les différentes manipulations de la mémoire, selon les groupes qui en usent. Le Hajj Mo'âz al-Nâbulsî, plutôt que de mettre en avant l'exploitation des paysans par les notables citadins, préférerait reconstruire l'image de la savonnerie comme centre d'une harmonie sociale de quartier, et la réputation du notable comme celle d'un bienfaiteur rendant des services aux gens « simples » (*basîtn*, pluriel de *basît*) :

« La savonnerie était un centre d'assurance pour les gens simples (*lil-nâs al-basîtn*). Celui qui avait un peu d'argent allait à la savonnerie en disant : « Cache-le moi » (...)

Deuxièmement, c'était un centre pour (...) le paysan, [qui] n'avait pas la possibilité de stocker son huile. (...) Donc il venait mettre l'huile, et on lui donnait un ticket, comme un reçu qui disait : « J'ai reçu d'Untel, le paysan Untel du village Untel, par exemple, 50 jarres d'huile. Et nous l'avons mis dans le puits ». (...) Donc ce cultivateur simple (*basît*) (...) venait mettre l'huile, prenait le reçu disant qu'il a telle quantité. Après un certain temps, il était obligé de [la] vendre (...). L'huile, au moment il l'avait mise, le prix était un dinar la jarre, par exemple (...). Le jour où il venait dire : « Je veux vendre », l'huile était passée à un dinar un quart⁴¹². »

Le Hajj Mo'âz se faisait ainsi le garant, « fixateur » ou protecteur de cette mémoire de la générosité des *mu'allim-s*, qui entre dans les *topoi* de la mémoire familiale. Husâm Sharîf, dans son fascicule, participe à la même reconstruction de la mémoire, et présente une image idyllique de la savonnerie comme banque dans la vie du quartier. Pour lui, on l'a vu plus haut, c'est la parole de son grand-père, garantie par son statut d'homme de religion, qui fait foi ; il assure qu'à la savonnerie on faisait des prêts sans intérêt, « à de rares exceptions près

⁴¹⁰ Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 150. Rapportant ces propos, il laisse peu de doute sur sa propre opinion.

⁴¹¹ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 26.

⁴¹² Entretien avec le Hajj Mo'âz al-Nâbulsî, 2005.

(seulement un tout petit nombre [de propriétaires]) ». Il ajoute que la présence d'une savonnerie dans le quartier était un « contentement » (*farj*) pour ses habitants, car « quand une personne avait un problème d'argent, elle allait à la savonnerie (...) en toute confiance »⁴¹³.

Signalons également qu'à propos du « rôle social » de la savonnerie, Nasîr Arafât me parla d'une pièce qui y servait de lieu de réunion pour les notables, et qu'on appelait *diwâniyya*. Il s'agissait vraisemblablement du bureau du directeur ; selon Sharîf, elle était un lieu de discussions politiques ; par exemple, la participation de Naplouse à la grève de 1936 avait été décidée à la savonnerie Shaka'a. Ce rôle politique n'est pourtant pas attesté par les autres sources locales. Je n'insiste pas plus sur ce thème, car je le développe abondamment dans la deuxième partie. Il nous suffit ici de dire qu'à travers ses anciens ingrédients, « l'âge d'or » (*al-fatra al-zahabiyya*) de l'industrie du savon est lié à la prospérité économique de Naplouse, attestée par les trajets réguliers des villageois à la ville, jusqu'à la savonnerie, pour vendre l'huile, ainsi qu'à la mémoire d'anciens modes de vie urbains.

3. Savon de Naplouse et art de vie

1°) Une reconstruction idéalisée

Husâm Sharîf, dans son fascicule, évoque le lien entre le savon de Naplouse et les hammams de la vieille ville de la manière suivante :

Dans l'ancien temps (*fi-l-qadîm*), le Nâbulî finissait son travail le soir et achetait un morceau de savon, puis allait dans l'un des bains publics (*hammâmât*, pluriel de *hammâm*) pour se laver et rentrait chez lui propre et sain de corps et de cœur (*nazîfan tâher al-qalb wa al-jism*)⁴¹⁴.

Mouna Salameh, quant à elle, lie les anciens bâtiments des savonneries aux hammams, car ils constitueraient les « monuments historiques (*historical monuments*) » de la vieille ville, « comme les palais [des grandes familles], et les hammams... »⁴¹⁵.

⁴¹³ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 26.

⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 15.

⁴¹⁵ Salameh, M., 2003, *op. cit.*, p. 3.

La vieille ville de Naplouse renferme huit hammams⁴¹⁶. La plupart d'entre eux ont été convertis en boutiques ou usines⁴¹⁷, et seuls deux fonctionnent à l'heure actuelle : le hammam Shifa', construit par la famille Tûqân et restauré en 1994, et le hammam al-Hana, également appelé hammam des Samaritains. La pratique du hammam est aujourd'hui tombée en relative désuétude, et les hammams sont peu fréquentés⁴¹⁸. Avant la deuxième Intifada, ils étaient régulièrement utilisés par des associations culturelles, pour l'organisation d'événements nécessitant un cadre « ancien », et le hammam al-Shifa', situé sur la rue principale de la vieille ville, est toujours un passage obligé des circuits touristiques. A travers cette référence aux hammams, Sharîf place le savon de Naplouse au cœur de pratiques urbaines révolues, comme l'usage des bains publics.

De manière générale, l'évocation du fonctionnement des savonneries de la vieille ville est souvent prétexte à évoquer une harmonie des relations sociales, aujourd'hui perdue. Celles-ci se déroulaient le plus souvent à l'échelle du quartier (*hay* ou *hâra*). La vieille ville de Naplouse en compte six : al-Gharb (l'Ouest), al-Yasmîniyya, al-Qariûn, al-'Aqaba, al-Qaysariyya, al-Habala. La plus grande concentration de savonneries se trouve dans le quartier d'al-Yasmîniyya, dont une rue, on l'a vu, a même été baptisée « rue des savonneries » (*shâri' al-masâbin*).

⁴¹⁶ Le hammam al-Baydarah (famille al-Agha), le hammam al-Darajah (famille Ghazzâwî), le hammam al-Jadidah (actuel hammam al-Shifa, famille Tûqân), le hammam al-Khalîlî (famille al-Ghazzâwî), le hammam al-Qâdî (famille Khammâsh), le hammam al-Rîsh (famille al-Agha), le hammam al-Samarah (hammam des Samaritains), et le hammam al-Tammîmî (famille Tammîmî). Voir Dow, M., 1996, *The Islamic Baths of Palestine*, Oxford University Press, p. 99.

⁴¹⁷ Par exemple, le hammam al-Qâdî abrite actuellement une fabrique de loukoums.

⁴¹⁸ Il est fréquent d'entendre dire : « Pourquoi irais-je au hammam alors que j'ai une salle de bain chez moi ? » Au moment où j'écris ces lignes, les hammams de Naplouse connaissent un regain de fréquentation le samedi, jour où les Palestiniens Israéliens sont autorisés à se rendre dans les villes occupées de Cisjordanie.



Photo 8. Rue des savonneries



Photo 9. Savonnerie de la vieille ville. Sur la porte, des affiches de « martyrs »



Photo 10. Savonnerie Tûqân dans la vieille ville



Photo 11. Savonnerie Ya'îsh dans la vieille ville

Fawwâz al-Shaka'a, petit-fils du Hajj Ahmad al-Shaka'a, me parla de l'habitude qu'avaient les propriétaires de savonneries de distribuer à tout le quartier des résidus de noyaux d'olives qui servaient de combustible. Je le rencontrai en 2007, dans le centre de musique aménagé dans l'ancienne maison familiale de Sâmî Hammâd. Ce dernier, membre d'une ancienne famille nâbulsi, me faisait part de son idée, encore vague, de « refaire » du savon « comme avant », avec de l'huile d'olive comestible, dans une ancienne savonnerie, en utilisant du *qelî* comme au début du siècle ; mais il fallait trouver un endroit. Je lui suggérai d'utiliser la savonnerie familiale : la famille Hammâd possède en effet, encore aujourd'hui, une partie de la savonnerie du Hajj Mo'âz al-Nâbulsi. Elle n'y travaille plus depuis longtemps. Sâmî ne se souvenait pas personnellement de l'activité à la savonnerie ; son grand-père Hasan Hammâd, décédé dans les années 1940, y travaillait. Ils avaient la marque al-Sakhra, « le rocher », avec l'image du Dôme du même nom sur l'esplanade des Mosquées à Jérusalem. A ma suggestion, Sâmî répondit que « Nâbulsi ne voulait pas partir ». Ils avaient bien essayé de lui donner de l'argent, mais rien n'y faisait. Je lui demandai alors pourquoi ils n'essayaient pas de s'associer avec lui pour refaire du savon, mais Sâmî me fit un signe de la main signifiant : « Il est très avare. »

Après quelques minutes de conversation, nous fûmes rejoints par Fawwâz al-Shaka'a, qui s'occupe, au sein de la société familiale, de l'usine d'aliments pour animaux, et je les interrogeai tous les deux sur leurs souvenirs des savonneries. Outre l'évocation de la pièce qui servait de lieu de réunion pour les notables (la *diwâniyya*⁴¹⁹), et des chameaux qui entraient dans les grandes savonneries par la porte principale, Fawwâz m'expliqua que la savonnerie Shaka'a avait été « la dernière » à utiliser du *jift* pour le *qammîm*⁴²⁰. A partir de ce *jift* que l'on brûlait sous la cuve, on obtient un résidu appelé *duq'*, utilisé pour se chauffer. La savonnerie Shaka'a, selon Fawwâz, le distribuait gratuitement aux voisins ; il me dit avoir encore en tête l'image de son père les bras chargés de *duq'*. Cependant, tout comme certains propriétaires prêtaient au *fâ'id*, certaines savonneries vendaient leur surplus de *duq'* au lieu de le donner. « Il y avait ceux qui vendaient le *duq'* et ceux qui ne le vendaient pas », conclut Fawwâz d'un air entendu. Sâmî intervint alors pour dire qu'à coup sûr, « les Nâbulsi le vendaient et pesaient chaque gramme... ». 'Abd al-Bâset al-Khayyât, ancien membre éminent

⁴¹⁹ Voir *infra*, Deuxième partie.

⁴²⁰ Rappelons que le *qammîm* est le foyer qui chauffe la cuve (*halla*). Traditionnellement alimenté par du *jift*, il abrite aujourd'hui une chaudière à gaz.

du Parti communiste, issu d'une grande famille d'ulémas et de négociants⁴²¹, et par ailleurs érudit local, me décrit également lors d'un entretien la manière dont les savonneries participaient à l'harmonie du quartier.

De nombreux éléments démentent bien entendu cette reconstruction d'une vie de quartier idéalisée. On a déjà évoqué la controverse au sujet de la savonnerie comme banque. Signalons également un document des archives de la municipalité de Naplouse, qui mentionne une plainte des voisins contre la savonnerie Hudhud dans le quartier Qariûn. Selon l'ordonnance de 1927 sur les métiers et les industries, les savonneries devaient en effet obtenir un permis d'exploitation qu'elles renouvelaient tous les ans. La savonnerie Hudhud se vit refuser le permis en 1933, car le bâtiment (entrepôt ensuite transformé en petite savonnerie) ne correspondait pas aux normes de surface. La troisième raison alléguée pour le refus est la présence de « fumées et vapeurs toxiques qui ont causé des plaintes du voisinage depuis deux ans⁴²² ». Cet incident est évoqué par Mouna Salameh dans son mémoire : elle en conclut que « beaucoup d'habitants étaient gênés par la fumée des savonneries⁴²³ » (document 6). Elle en veut pour preuve la plainte des voisins contre la savonnerie Hudhud en 1931, qu'elle joint en annexe de l'étude, ainsi que le témoignage d'un habitant de Naplouse de plus de soixante-quinze ans, qui lui raconta que sa mère avait déposé contre la fumée des savonneries⁴²⁴.



Document 6. La fumée d'une savonnerie de la vieille ville, vue du quartier Est, dans les années 1950.
(Source : imprimerie Hijjâwî)

⁴²¹ La famille Khayyât possédait trois savonneries dans la vieille ville. « L'ancêtre de toute la famille était commerçant de savon ; il envoyait du savon de Naplouse jusqu'en l'Égypte » (entretien avec 'Abd al-Bâset al-Khayyât, septembre 2005). L'une d'entre elle est devenue un café, les deux autres ont été vendues dans les années 1970.

⁴²² Formulaire de demande ou de renouvellement de permis par Râgheb Hudhud, 1933, archives de la municipalité.

⁴²³ Salameh, M., 2003, *op. cit.*, p. 114-115.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 115.

Bien souvent pourtant, l'évocation du savon de Naplouse se couple d'une nostalgie de liens sociaux, de modes de sociabilité ou de formes de travail considérés comme révolus. La mémoire prend ainsi une dimension normative⁴²⁵, à travers la reconstruction de la vieille ville comme un espace idéal ou exemplaire (*namûzajî*). Ainsi, par exemple, ces propos de Husâm Sharîf :

« J'ai vécu mon enfance dans la maison de mon grand-père, et je ne voulais pas du tout sortir de la maison de mon grand-père. Comme je te dis, tu es à côté de la savonnerie, à côté du pressoir, du *furn*, du hammam (...) dans le quartier de Habala... et l'ambiance était idéale (*namûzajî*) (...) C'était quelque chose qui (...) a changé... cette vie a été perturbée... (...) Maintenant ce style est « détraqué » (*kharbân*). (...) C'est fini, je veux dire, la ville a perdu sa couleur... avec laquelle elle a été créée. Naplouse si tu entres maintenant dans al-Qasabah [la vieille ville], ce n'est pas Naplouse telle qu'elle doit être... et telle qu'elle était⁴²⁶. »

Dans ce contexte de reconstruction de la mémoire, la modernité n'était pas nécessairement vue comme positive, parmi les acteurs du « petit monde » de la savonnerie : sous les espèces du « progrès » et de la « technologie » (*al-tatawwur wa al-teknulûgia*⁴²⁷), certains étaient prompts à la rendre responsable de la « fin » du savon de Naplouse. « *Râhat as-sâbûna* », « il est parti, on nous l'a pris, le savon », me dit Ibrahîm Rantîssî, l'ancien responsable de la savonnerie Rantîssî de savon vert, comme on dit « *râhat al-Quds* » ou « *râhat Filastîn* » : « Jérusalem est partie, la Palestine est partie, on nous les a prises »... Il ajoutait que les machines à laver, « Tide⁴²⁸ et l'électricité » avaient « tué » le morceau de savon : « *al-falqa rah modelhâ* (le morceau [de savon de Naplouse], son modèle est parti) ». Dans le cas des fabricants de savon vert, et plus encore des petits exploitants, souvent anciens ouvriers, ayant ouvert une petite fabrique dans les années 1970, il faut confronter ce discours nostalgique à leur condition économique et matérielle actuelle.

2°) Petites savonneries, conditions économiques et « modernité »

Dès les années 1980, on l'a vu, les petites fabriques de savon vert et de savon en poudre ont été victimes de l'introduction des produits détergents et des machines à laver. Leur

⁴²⁵ Sur la dimension d'exemplarité de la mémoire dans le cas palestinien, voir Picaudou, N., 2006, « Préambule : discours de mémoire : formes, sens, usages », in Picaudou, N., (dir.), *op. cit.*, p. 17-33.

⁴²⁶ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

⁴²⁷ Entretien avec Abû Khâled Salhab, juin 2007.

⁴²⁸ Il s'agit de la marque de lessive.

manque de capital les empêcha de maintenir leur production. Il n'est cependant pas innocent que leur fermeture définitive date souvent des années 1994-1995, années où le bouclage des Territoires palestiniens se généralisa. Debié et Fouet montrent que le bouclage a eu des effets sélectifs sur les entreprises palestiniennes⁴²⁹. Les savonneries subirent le même sort que la plupart de ces entreprises : tandis que des grandes savonneries comme Tûqân ou Shaka'a pouvaient maintenir leur production grâce à l'étendue de leur capital, d'une clientèle et de marchés fidélisés, de relations stables et durables notamment de part et d'autre du Jourdain, peu des petites savonneries ont survécu aux crises répétées et aux nouvelles taxations.

La savonnerie Slîm, dans la rue Raffîdîa, est l'une des rares petites savonneries qui produit encore du savon vert. Abû Hâshem Slîm et son frère sont aujourd'hui âgés de plus de soixante-dix ans. Ils ont repris, à la suite de leur père, le métier d'ouvrier à la découpe.

« C'est un héritage (*wirâtha*) de notre père. (...) quand notre père est mort nous avons repris (*istalamnâ*) après lui. Ensuite nous avons travaillé à notre propre compte (...) Quand on a commencé à travailler à notre propre compte, j'ai commencé à travailler aussi à la cuisson⁴³⁰. »

En 1972, les frères Slîm ouvrent une petite savonnerie, tout d'abord à Zawâtâ, village situé à l'ouest de Naplouse, puis à Raffîdîa. Ils produisent du savon vert (marque al-Andalus), et du savon blanc (marque al-Amâna) qu'ils vendent au Mall. Ils le fabriquent avec de l'huile italienne importée par les grandes savonneries, et de l'huile « blanchie » (*zayt mubayyad*). Aujourd'hui, la production a drastiquement diminué.

Je prends un taxi-service pour Raffîdia, afin d'aller à la savonnerie Slîm. Je suis accueillie par les deux frères Slîm dans la petite usine qui doit faire cinquante mètres carrés ; des barils d'huile vides, des sacs et cartons sont empilés les uns à côté des autres, quelques tours de savon vert et blanc, des machines pour faire le savon en poudre. Un store à demi-baissé sépare la savonnerie de la rue Raffîdîa.

L'un des frères me fait asseoir sur une chaise sur un bout de *mafrash*. L'autre est en train d'emballer du savon en poudre dans des sacs en nylon et de les fermer avec du scotch. « Comme c'est du scotch trafiqué (*mzawwar*), on a peur que les sacs s'ouvrent alors on les ferme deux fois », me disent-ils.

Je mène l'entretien avec Abû Hâshem ; son frère suit un peu et répond de temps en temps. L'entretien est brouillé par le bruit du réchaud à gaz sur lequel ils me font une tasse de café. (...)

Aujourd'hui ils disent qu'ils continuent le travail « parce qu'ils ne sont que tous les deux ». Le local leur coûte cher, ils avaient avant « 3-4 ouvriers mais maintenant d'où on les

⁴²⁹ « (...) seules celles qui ont des finances solides, des clients susceptibles d'accepter des retards importants (comme l'Autorité palestinienne) ou des facilités d'approvisionnement (grâce à des permis prioritaires, des relations à la douane...) pouvaient espérer survivre à la répétition des crises d'approvisionnement... » (Debié, F., Fouet, S., 2001, *op. cit.*, p. 299-300).

⁴³⁰ Entretien avec Abû Hâshem Slîm, mai 2007.

amènerait ? ». Il avoue qu'ils ne « mangent pas » du travail du savon, heureusement qu'ils ont d'autres choses : des appartements en location. Aux « jours heureux » (*ayyâm al-khayr*), ils ont fait des profits et ont pu construire. Quant à ses enfants [à Abû Hâshem] ils ne songent pas à reprendre ce travail. (...) Il me dit qu'il vient le matin, pour fumer son narguilé et boire le café, parfois en hiver il est paresseux et ne vient pas⁴³¹.

La disposition de la fabrique se distingue radicalement de ce que l'on a pu voir de la savonnerie Tûqân. Dans cette petite pièce, séparée de la rue par un simple store, il n'y a pas vraiment de division fonctionnelle de l'espace ni d'organisation du travail ; de fait, seuls y travaillent les deux frères Slîm. La précarisation de l'activité se lit à travers l'impossibilité de recourir à des produits et outils correspondant à des normes clairement établies⁴³² : un exemple en est l'usage du scotch trafiqué (*muzawwar*) que les frères Slîm sont contraints d'utiliser (pour comprimer les coûts, ou parce qu'ils n'en trouvent pas d'autre). Un autre est l'usage de l'huile blanchie pour la fabrication du savon blanc. La petite savonnerie n'a d'autre solution que d'avoir recours à une sorte de système D fait de bric et de broc, qui contraste fortement avec l'image que l'on se fait du savon de Naplouse comme d'un produit de qualité.

Dans ce contexte, le discours d'embellissement du passé que me livra Abû Hâshem, ainsi que ses invectives sur la menace étrangère, semble faire écran à une impossibilité de disposer d'une organisation efficace du travail, et constituer une manifestation supplémentaire de leur précarité.

« Moi s'il n'y avait pas tout cela, (...) je suis prêt à distribuer dans toute la Cisjordanie... (...) Alors pourquoi vous apportez des produits étrangers ? De Turquie et d'ici et là ? (...) A cette époque dans les années 50 il y avait beaucoup de gens qui travaillaient dans ce métier. Tout le monde travaillait ! Ils n'arrivaient pas à suivre (*mish mlahqîn*) ! (...) Mais quand ce gouvernement a ouvert la porte à l'importation... Ça a cassé notre marchandise (*kassarat bedâ'etna*)⁴³³. »

Pour Abû Hâshem, les principaux responsables de cette crise étaient les produits « chimiques » :

« Quand on faisait du savon à notre compte, je vendais environ 15 tonnes de savon par mois. Aujourd'hui je n'atteins même pas deux tonnes (...) ! A cause de ces poudres qu'ils ont faites, les chimiques (*al-kîmâwiyyât*)... qui donnent le cancer... ! »

Abû Hâshem s'appuyait sur les propos d'une « physicienne de l'Université », pour critiquer longuement ces « chimiques » qui « causent des maladies aux enfants ». Signalons par parenthèse que la savonnerie des frères Muqaddim, à Tripoli au Liban, que je visitai en

⁴³¹ Extrait du journal de terrain, mai 2007.

⁴³² Je remercie Philippe Bourmaud de m'avoir suggéré cette idée.

⁴³³ Entretien avec Abû Hâshem, mai 2007.

avril 2007, offre une similarité frappante avec la savonnerie Slîm à Naplouse, si l'on excepte l'usage de produits « trafiqués » : même travail au ralenti, mêmes imprécations contre le « savon turc » et la situation politique (au Liban, il s'agit des « événements » (*ahdâth*), euphémisme qui désigne la guerre civile de 1975), même absence de revenus, etc.⁴³⁴.

On retrouvait un discours du même genre chez Abû Khâled Salhab, ancien fabricant de savon vert. La savonnerie Salhab se trouve à l'est de Naplouse, dans le quartier Qaysariyya, près de la grande mosquée al-Khadr. Elle a fermé, comme la plupart des savonneries, au début des années 1990. Abû Khâled Salhab l'avait gardée un moment ouverte, s'en servant comme local pour dessaler et vendre du fromage. La savonnerie est aujourd'hui désaffectée. Ce n'est qu'en 2007 que je traversai la vieille ville accompagnée de Shâher, le plus jeune ouvrier de la savonnerie Tûqân, pour me rendre à la savonnerie Salhab.

Nous tournons à droite dans la ruelle qui mène à la savonnerie Salhab. La porte est ouverte : nous entrons. Il n'y a pas d'électricité et Abû Khâled [Salhab] est assis dans le noir sur un fauteuil, posé à côté de seaux de fromage salé vides. Il parle d'une voix traînante, il a l'air en très mauvaise forme. Shâher le salue et me présente, lui disant que je désirais voir la savonnerie ; il répond qu'elle ne fonctionne plus ; l'électricité est coupée depuis deux ans. Il parle du « progrès et de la technologie (*at-tatawwur wa at-teknulûgiâ*) » qui ont empêché le travail du savon. Il demande à Shâher comment est le travail [sous entendu : à la savonnerie Tûqân], celui-ci répond que ça se passe mal. « Si Tûqân lui-même se plaint », commente Abû Khâled. Shâher lui demande ce qu'il fait maintenant comme travail, il lui répond : « Rien du tout ». Le ton de sa voix est éteint, ses propos ressemblent à une longue plainte⁴³⁵. »

Abû Khâled Salhab travaillait dans le savon vert depuis la fin des années 1950. « Une époque en or », disait-il. Avant de louer cette savonnerie à la famille Qamhâwî dans les années 1960, il travaillait à la savonnerie Khayyât, déjà dans le savon vert. En 2007, à son discours amer sur le « progrès et la technologie (*al-tatawwur wa al-teknulûgiâ*) » faisait écho l'état d'abandon et de décrépitude de sa savonnerie.

Ce type de discours « anti-modernité », ainsi, était surtout le fait de petits fabricants en difficulté, ou d'anciens fabricants (souvent de savon vert) ayant fait faillite. Il était donc marqué d'une amertume certaine, et faisait écran, on l'a dit, à leur incapacité à affronter l'élasticité du marché, dans les conditions économiques qui furent les leurs⁴³⁶ : les petites savonneries n'ont pas eu les moyens de se maintenir face à la baisse de la consommation

⁴³⁴ A Tripoli, cependant, certains fabricants se sont lancés avec succès dans la diversification du savon à destination des touristes, comme, par exemple, Badr Hassoun avec le Khân al-sâbûn.

⁴³⁵ Extrait du journal de terrain, juin 2007.

⁴³⁶ Seul un de ces petits fabricants, Mujtaba Tbeïla, opéra une reconversion réussie vers la mécanisation et les produits d'entretien. J'y reviens *infra*, « Mujtaba Tbeïla : un pionnier du savon ? », p. 213.

locale. Abû Hâshem concluait, impuissant : « Les gens ne comprennent pas ce savon (*an-nâs ma btifham hada as-sâbûn*)⁴³⁷. »

3°) « Il faut comprendre ce savon »

« Les gens ne comprennent pas ce savon ». Pour Abû Hâshem, la diminution de la consommation locale tient sans doute à des raisons économiques, mais également aux nouveaux modes de consommation qui menaient les habitants à oublier les qualités de « leur » savon. C'est ce que soulignait également Abû Amjad, lorsqu'il disait :

« Pour le savon, quand les gens voient qu'il y a du savon de Chine ou de Taïwan pas cher (...) Il faut se dire que le citoyen (*al-muwâtan*) ne réfléchit pas à la différence entre le produit Lux et ce produit-là... il te dit : "Moi je veux quelque chose de pas cher, c'est tout"⁴³⁸. »

Sarah Graham-Brown mentionne, on l'a vu, que dans les années 1930, le savon de Naplouse était un produit relativement cher⁴³⁹ ; cette représentation a perduré jusqu'à nos jours, et semble tenace chez de nombreux habitants. Elle explique aussi, étant donnée la situation économique, la baisse de la demande.

A. Le savon de Naplouse, un produit cher ?

La société Hâfez wa 'Abd al Fattâh Tûqân vendait en 2005 le sac de dix kilogrammes (*shwâl*) de savon 93,5 shekels [un peu moins de 20 euros]. Elle ne pratique pas la vente au détail. Dans les boutiques, le kilo de savon (l'équivalent de onze à douze morceaux, selon qu'il s'agit de savon Muftâhayn, Na'âma ou Jamal⁴⁴⁰) coûtait généralement 12 shekels. Pendant la période de mon enquête, le prix du savon augmenta deux fois, pour atteindre 105 shekels les dix kilogrammes en 2007, puis 109 shekels en 2008 (le kilo de savon revient à 13,5 ou 14 shekels). Dans les magasins, ou au marché de la vieille ville, on pouvait acheter une savonnette de marque turque pour un demi-shekel.

Le savon importé est-il pour autant moins cher ? La réponse n'est pas si aisée. L'enquête de marché réalisée en 1999 pour la société Hajj Tâher al-Masrî⁴⁴¹ affirme que « les

⁴³⁷ Entretien avec Abû Hâshem Slîm, juin 2007.

⁴³⁸ Entretien avec Abû Amjad, 2007.

⁴³⁹ Voir *supra*, « La *nakba* du savon : taxes et prix de l'huile », p. 153.

⁴⁴⁰ Les morceaux de savon n'ont pas la même taille dans les trois savonneries : le morceau (*falqa*) de savon Muftâhayn (Tûqân) pèse environ 150 grammes, Na'âma (Masrî) environ 145 grammes, et Jamal (Shaka'a) environ 135 grammes.

⁴⁴¹ Voir *supra*, p. 118.

prix du savon de Naplouse sont moins chers que les prix du savon de toilette ». Mâzen al-Shaka'a m'assura également en juillet 2007 que, contrairement à ce que tout le monde pensait, le savon de Naplouse coûtait moins cher que le savon turc ; c'est ce qu'affirmait aussi le Hajj Mo'âz al-Nâbulî. La première raison est que le « morceau de Naplouse » (*al-falqa al-nâbulsiyya*) est plus gros et pèse plus lourd qu'un morceau de savon turc⁴⁴². La seconde réside dans les particularités du savon de Naplouse : comme il ne mousse que très peu, il ne fond pas, et s'use très lentement. Si on prend en compte ces caractéristiques, le savon de Naplouse n'est donc pas plus cher qu'un autre, probablement même meilleur marché. Si le savon « turc » est, dans les représentations, moins cher et préférable au savon de Naplouse, ce serait donc parce que les consommateurs actuels ne connaissent pas – ou plus – ses qualités.

« Comprendre ce savon », c'est donc en connaître les caractéristiques typiques qui permettent d'en apprécier la qualité. Abû Rashîd, ancien ouvrier à la découpe, m'expliqua que si l'huile d'olive était la meilleure pour le savon, c'était parce que « c'est un produit béni (*mubârak*) ». Il ajouta en riant : « Et pas seulement parce qu'il est béni ! Ma mère, elle a quatre-vingt-cinq ans, mais on dirait qu'elle en a trente [parce qu'elle utilise le savon de Naplouse] ! ». La dimension sacrée de l'huile d'olive, comme ingrédient du savon, se confondait dans ses propos avec ses propriétés nutritives pour la peau. Pour les habitants de Naplouse, et malgré les transformations des ingrédients, c'est bien la pureté de l'huile d'olive qui donne au savon de Naplouse ses qualités si particulières. Qualités qui, si on ne les « comprend » pas, pourraient bien être prises pour des défauts. Et sans doute faut-il, en effet, être Nâbulî pour les comprendre.

⁴⁴² On retrouve une situation similaire à Tripoli : l'un des frères Muqaddim me parla avec fureur, lors de ma visite en avril 2007 du « savon turc qu'on croit moins cher parce que les savonnettes sont plus petites mais qui en réalité n'est pas du tout moins cher ! »

B. Savon de Naplouse, qualités ou défauts ?

« Dans le salon de coiffure beyrouthin en 1960, la jeune fille de Naplouse sourit quand le coiffeur lui demanda quel shampoing elle utilisait pour avoir des cheveux si sains et éclatants. Ce fut une surprise quand elle lui dit qu'elle utilisait le savon de Naplouse, et en aucun cas du shampoing... »

« **Le savon de Naplouse** », article de 2007, www.aljasr.com (consulté le 17 novembre 2008)

Un certain nombre de sources locales soulignent les qualités du savon de Naplouse, dues à son caractère « entièrement naturel », et à son pourcentage élevé d'huile d'olive. Citons Tâher :

On pense que le savon de Naplouse rend la peau douce, car on n'enlève pas la glycérine présente dans l'huile avant de le fabriquer, mais on la laisse dedans. On pense aussi qu'il a une action efficace pour diminuer les maladies des yeux. Il lave très bien, et il est connu pour ne pas mousser tant que la saleté n'est pas partie du corps que l'on veut laver. C'est un excellent antiseptique⁴⁴³ ...

Le morceau de savon de Naplouse contiendrait également une « petite quantité d'huile non saponifiée⁴⁴⁴ », qui profiterait à la peau, et le rendrait efficace contre les pellicules et la chute de cheveux. Quant au savon vert, il est également connu pour la douceur et la souplesse qu'il laisse aux vêtements.

Parmi les défauts (*'uyûb*) du savon de Naplouse, on cite généralement en premier lieu sa difficulté à faire de la mousse. Dès 1947, Tâher signalait cet inconvénient, disant qu'on reproche au savon de Naplouse sa difficulté à mousser en hiver, et qu'« il mousse plus lentement que les genres de savon étrangers en été⁴⁴⁵... ». Il précise cependant que ce « défaut » est en général considéré par les Nâbulsîs comme une qualité : les savons étrangers produisent de la mousse avant que la saleté ne soit enlevée du corps, tandis que le savon de Naplouse ne mousserait qu'après : « c'est-à-dire qu'il enlève une partie des saletés d'abord, et

⁴⁴³ Tâher, A., 1947, *op. cit.*, p. 602.

⁴⁴⁴ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 76.

⁴⁴⁵ Tâher, A., 1947, *op. cit.*, p. 603.

ensuite il mousse⁴⁴⁶ ... ». C'est ce que m'expliqua également Husâm Sharîf, sous-entendant du reste qu'il fallait être Nâbulî pour faire la différence :

« Je vais t'expliquer : [le savon] tu le mets sur le lavabo, il y en a qui fondent rapidement, qui deviennent doux, et d'autres qui restent solides. Ça, toi tu ne le remarques pas, moi je le remarque. Moi je préfère celui qui reste solide, toi tu préfères le doux, parce qu'il mousse plus rapidement. Parce que... tu vois, celui qui reste solide, quand je l'utilise avec de l'eau chaude il donne un meilleur résultat⁴⁴⁷. »

Bassâm al-Shaka'a⁴⁴⁸ me raconta que dans les années 1960, la famille Shaka'a avait fait venir un acteur égyptien dans le cinéma familial, le cinéma Granata ; ils lui offrirent en cadeau un morceau de savon de Naplouse, de la marque Jamal. Le comédien, voulant se laver les mains, s'étonna du peu de mousse qui se formait ; les frères Shaka'a lui expliquèrent donc cette particularité du savon de Naplouse (de ne mousser que quand la saleté est partie). L'acteur s'exclama alors : « Il faut donc se laver d'abord avec un autre savon, puis utiliser le savon de Naplouse⁴⁴⁹ ! »

A la pureté de l'huile d'olive s'oppose par contraste un dégoût affiché pour l'utilisation de graisses animales : plusieurs personnes m'expliquèrent, en particulier Husâm Sharîf, que les parfums utilisés dans les savons « étrangers » (comme Lux ou Palmolive) servaient à cacher la mauvaise odeur causée par l'usage des graisses. Lorsque je demandai à Sharîf pourquoi il n'utilisait que le savon de Naplouse, et si celui-ci était « vraiment mieux », il me répondit :

« Moi je connais les ingrédients du savon étranger, et c'est quelque chose de dégoûtant. En bref, les ingrédients du savon Lux et tous les autres genres, c'est des graisses animales. (...) tu sais qu'il y a un pourcentage d'au moins 5% de la production de savon qui reste de l'huile, qui n'a pas été transformée (...) Quand tu utilises le savon de Naplouse, au moins tu es sûr que ces 5% (...) sont de l'huile d'olive. Et si tu utilises le Lux et les autres genres (...) c'est de la graisse... (...) »

Je veux dire, pour moi, c'est quelque chose de dégoûtant. Mais c'est corrigé avec des parfums, [et] pour nous, traditionnellement, notre point de vue sur les parfums n'est pas positif. (...) Parce que quand on est propre on n'a pas besoin de parfum, tu vois ? Le parfum, on l'utilise quand on n'est pas propre. Quand on ne sent pas bon, on met du parfum pour sentir bon. Mais (...) l'odeur d'un homme qui s'est lavé, et sent le savon de Naplouse, donne une impression de propreté. Les parfums, c'est des suppléments, comme le maquillage pour

⁴⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁴⁷ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

⁴⁴⁸ Rappelons que Bassâm al-Shaka'a, ancien maire de Naplouse et célèbre figure politique de la ville, est le dernier fils du Hajj Ahmad al-Shaka'a à être encore en vie.

⁴⁴⁹ Entretien avec Bassâm Shaka'a, mai 2007.

les femmes, (...) [une femme qui] est à moitié belle, elle met des parfums et du maquillage et elle devient belle. (...) Et c'est sûr que le savon de Naplouse (...) te donne une bonne odeur⁴⁵⁰ ... ».

De fait, les anciens propriétaires de savonneries se défendaient généralement d'avoir utilisé dans leur usine autre chose que de l'huile d'olive. L'usage de l'huile de *jift* était justifié par le fait qu'il s'agissait également d'un produit de l'olivier ; on utilisait, à la rigueur, des huiles végétales. L'emploi des graisses animales résonnait presque comme une insulte, et était présenté comme réservé aux petites fabriques. Lorsque je visitai la savonnerie Salhab avec Shâher, ce dernier demanda à Abû Khâled Salhab pourquoi il ne faisait pas de temps en temps quelques *tabkha*-s, disant que « ça se vendrait ». « Je vais essayer », répondit Abû Khâled, l'air peu convaincu. « En plus tu as déjà la graisse (*shahm*) », ajouta Shâher. Abû Khâled protesta vigoureusement : « Je n'ai jamais utilisé de graisse animale, mais seulement de l'huile, des fois de l'huile végétale... »

Enfin, le dernier défaut « reproché » au savon de Naplouse est sa forme et son emballage peu attrayants, et peu pratiques d'utilisation. Tâher faisait déjà remarquer avec force en 1947 qu'on lui reprochait de ne pas être attractif « comme les genres [de savon] étrangers, qu'on a pris soin de parfumer, d'emballer et de présenter d'une manière qui plaise à l'acheteur », concluant : « Je jure que c'est un grand manque (...) et que sans cela on ne pourra pas exporter le savon sur les marchés européens⁴⁵¹. » C'est ce que soulignait également, bien plus récemment, l'enquête de marché réalisée par la compagnie de conseil Masâr pour la société Hajj Tâher al-Masrî, y ajoutant le manque de stratégies de marketing (publicité et distribution) « pour que le savon à l'huile d'olive puisse faire concurrence au savon de toilette⁴⁵² ».

Le mensuel palestinien *This Week in Palestine*⁴⁵³ a consacré en mai 2007 un numéro spécial à la ville de Naplouse (document 7). Parmi les articles, qui traitent de l'éducation, du patrimoine archéologique, des Samaritains ou encore de la Bourse, on en trouve un sur le savon qui fit la particularité de la ville. Il est signé par Rawan al-Shaka'a, arrière petite-fille du Hajj Ahmad al-Shaka'a. Je me permets de le citer ci-dessous assez longuement, car il résume de manière, à mon sens, particulièrement synthétique et éclairante la relation

⁴⁵⁰ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

⁴⁵¹ Tâher, A., 1947, *op. cit.*, p. 603

⁴⁵² « Estimation du marché du savon à l'huile d'olive en Cisjordanie et à Gaza », société de conseil Masâr, 1999, p. 3.

⁴⁵³ Malgré son titre, *This Week in Palestine* paraît tous les mois.

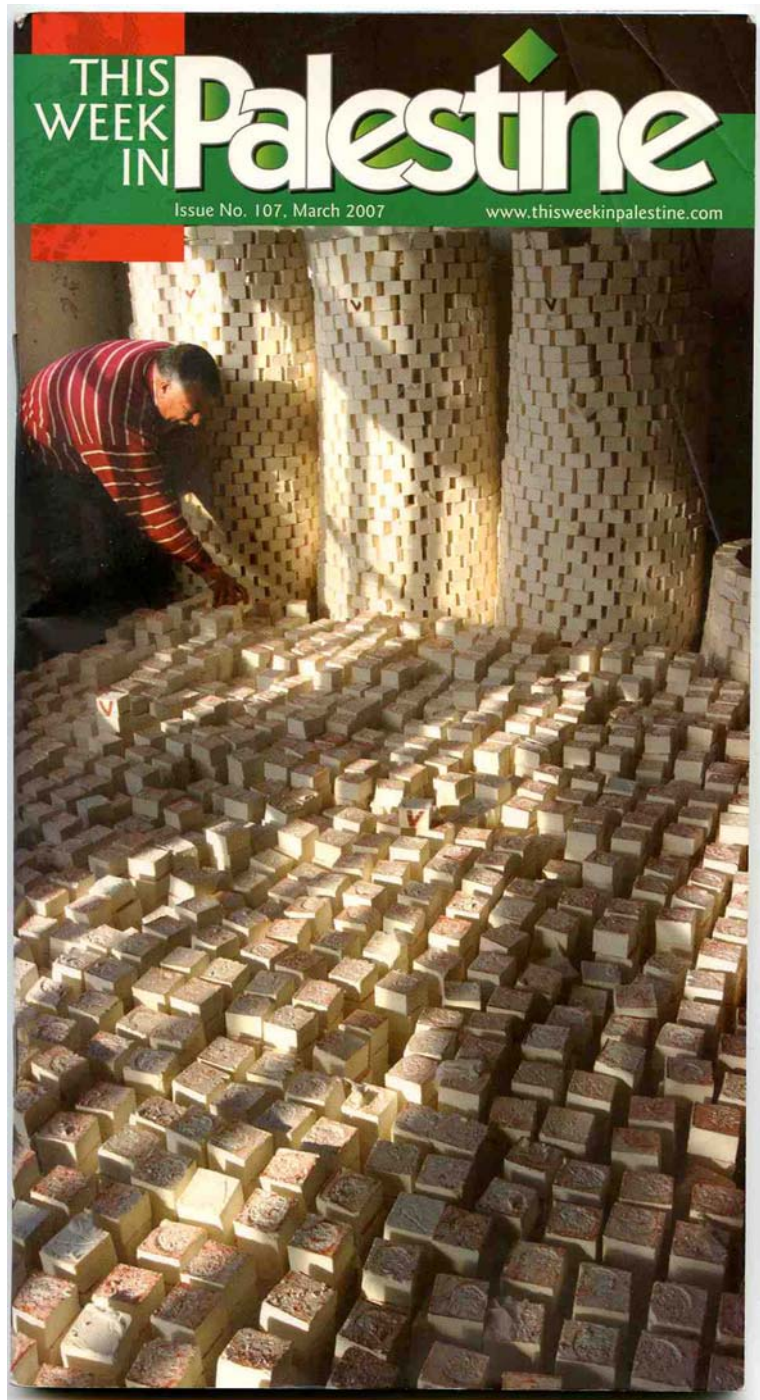
particulière qui lie les Nâbulûs à leur savon, mêlant attachement à un produit d'origine locale et conscience profonde (et/ou reconstruction) de particularités typiques liées à son caractère naturel :

Vous pouvez le trouver en supermarché, mais rarement dans les boutiques de cosmétiques. Son emballage blanc et rebondi, empaqueté de manière non professionnelle, semble très peu attrayant, sauf si vous faites les courses avec votre mère ou grand-mère qui dira fièrement : « C'est LE savon. C'est celui que j'utilisais quand j'avais ton âge, et il est aujourd'hui comme il était alors. »

C'est le savon de Naplouse, le vieux savon de Naplouse traditionnel utilisé par des générations de Palestiniens pendant des centaines d'années. Je l'utilise moi-même jusqu'à aujourd'hui, non parce que ma famille le produit, mais parce que je suis convaincue que tout comme l'huile d'olive est une substance naturelle importante pour mon corps, ce savon fait à 100 % d'huile d'olive est également essentiel pour ma peau...(...)

La nature du savon de Naplouse a été, et est toujours pour moi source de perplexité. Le savon du commerce, de nos jours, se met instantanément à mousser dès que l'eau le touche, que la peau soit sale ou non. Mais ce n'est pas le cas avec le savon de Naplouse. La mousse se produit si, et seulement si, la peau est entièrement propre. Certaines personnes critiquent le savon de Naplouse, non seulement à cause de sa lenteur à mousser dans l'eau froide, mais aussi pour sa forme, son emballage, et son absence de parfum. Pourtant, les Nâbulûs sont intransigeants sur ces qualités de leur savon. Leur argument ? Ils affirment que le temps nécessaire à la formation de la mousse est un avantage. La mousse devient le signe que toute la saleté a été enlevée. Pour leur argument concernant la forme et l'emballage – eh bien, les Nâbulûs sont très soucieux de préserver les traits distinctifs de leur savon et préfèrent garder la forme simple, traditionnelle qui a été mise au point par leurs ancêtres il y a des centaines d'années. Ils affirment aussi que tout ingrédient supplémentaire dont on aurait besoin pour changer sa forme contient des additifs chimiques qui détruiraient sa pureté naturelle. Les Nâbulûs sont également convaincus que l'usage de parfums dans la fabrication du savon est uniquement un moyen de cacher des défauts, et le savon de Naplouse n'a absolument aucun défaut à cacher ! Au contraire, le savon de Naplouse a de nombreux avantages sur les autres savons et peut même être utilisé pour se laver les dents⁴⁵⁴...

⁴⁵⁴ Shaka'a, Rawan, 2007, « Natural... Traditional... Chunky ! », *This Week in Palestine*, N° 107, mars 2007, p. 22-24. Je traduis (de l'anglais).



Document 7. La couverture du numéro de *This Week in Palestine* consacré à Naplouse (mai 2007) : Abû Khalîl Fatâyer à la savonnerie Tûqân

L'usage du savon de Naplouse s'articule ainsi à une dimension affective et/ou identitaire, qui s'exprime entre autres par une foi absolue en ses qualités. Pour ceux qui l'utilisent, il est attaché à des représentations du passé, de l'époque où il était « LE savon ». Rappelons que l'essentiel du marché du savon de Naplouse se trouve en Jordanie, ce qui montre, *a contrario*, que l'usage de ce savon est directement lié à des représentations identitaires. Celles-ci, en lien avec une grandeur économique passée de Naplouse, ou représentant tout simplement l'attachement au sol de la Palestine, peuvent sembler en décalage avec la réalité quotidienne de la ville à l'heure actuelle. C'est sans doute pourquoi, malgré les recommandations répétées, de Tâher jusqu'à l'enquête de marché Masâr, d'« améliorer » la forme du savon en supprimant les angles trop aigus, de travailler sur l'emballage pour le rendre plus attrayants, d'y ajouter des parfums naturels, ces « améliorations » n'ont jamais vraiment eu lieu. D'après l'enquête Masâr, du reste, certains commerçants pensent que l'image du savon de Naplouse se dégradera si l'on en change la forme, l'odeur (en ajoutant des parfums) ou l'emballage⁴⁵⁵.

Le savon de Naplouse est bien, en effet (et toutes proportions gardées) une sorte d'icône : pour ses consommateurs, anciens Nâbulûsîs habitués à sa forme et son aspect, il signe la mémoire d'une époque passée, qui continue à vivre un peu à travers son usage. Il n'est pas simple support de représentations : son usage renvoie également à la « connaissance » de ses qualités, ainsi qu'à la force de l'habitude. Comme le disait Fawwâz Tammâm, ouvrier à la découpe à la savonnerie Tûqân :

En ce qui concerne la modernisation du travail du savon, apporter des machines et tout ça, (...) ça ne va pas marcher (...) les gens sont habitués au « morceau de Naplouse », même s'il n'est pas très [pratique] (...) Maintenant si tu le faisais comme le morceau de Lux (...) personne n'irait l'acheter. On est habitués au morceau de savon de Naplouse, comme il est, avec la même forme. (...) maintenant si tu faisais des formes spéciales, comme le Lux ou des formes faites avec des machines, personne... *khalas* on est habitués (...) on sait que c'est du savon de Naplouse⁴⁵⁶ ...

⁴⁵⁵ « Estimation du marché du savon à l'huile d'olive en Cisjordanie et à Gaza », société Masâr, 1999, p. 6.

⁴⁵⁶ Entretien avec Fawwâz Tammâm, 2005.



« L'industrie du savon de Naplouse » et ses caractéristiques typiques : son aspect et sa forme cubique, sa fabrication entièrement à la main (les outils, les *tananiâr*)

Le petit texte évoque l'ancienneté du savon de Naplouse qui aurait plus de mille ans selon « les historiens », ainsi que le monopole qu'aurait eu le Roi sur l'industrie du savon à l'époque des Croisés.

Document 8. Le calendrier de la banque Palestine en 2007

C. Une industrie négligée ?

La crise actuelle du savon de Naplouse, cependant, est liée à la baisse bien réelle de la consommation locale. « Les gens ne comprennent pas ce savon », disait Abû Hâshem ; et il ajoutait : « Et plus les vieux qui comprennent ce savon meurent, plus notre travail diminue⁴⁵⁷. » Parlant de la sorte, Abû Hâshem faisait allusion au fait que le savon de Naplouse est acheté en priorité par une population âgée, habituée à ce produit et consciente de sa qualité ; elle est cependant en train de disparaître.

En effet, si les qualités de leur savon sont clamées par les Nâbulûsîs, il s'agit en majorité d'une génération ayant passé la soixantaine⁴⁵⁸. Lors de mes discussions avec des Nâbulûsîs, j'ai pu constater que bon nombre d'entre eux (les hommes d'un certain âge) affirment utiliser le savon de Naplouse pour se laver les cheveux. Les femmes, en général (à

⁴⁵⁷ Entretien avec Abû Hâshem Slîm, mai 2007.

⁴⁵⁸ Il s'agit bien entendu d'une estimation.

la différence de la jeune femme dans le salon de coiffure beyrouthin !), avouent utiliser plutôt le shampoing. Les jeunes générations ne l'utilisent guère, lui préférant des produits plus clinquants et faciles d'utilisation. C'est ce que constate aussi l'enquête de marché réalisée par Masâr : si le savon de Naplouse jouit d'une demande constante, c'est celle d'un public ancien et fidélisé, qui ira dans la boutique demander le savon « par son nom » (c'est-à-dire par le nom de la marque). Ils utilisent le savon de Naplouse auquel ils sont habitués : c'est « leur » savon.

Lorsque je demandai à Husâm Sharîf, au début de mon enquête en 2004, si la plupart des gens à Naplouse, comme lui, utilisaient ce savon, il me répondit :

« Je te mentirais si je te disais oui. (...) Non... Naplouse est comme toutes les autres villes, le shampoing, (...) les autres genres de savon se mettent à l'emporter... C'est un genre d'invasion... en gros... (...) et moi je suis persuadé que si tu vas à la maison Tûqân ou Masrî ou Shaka'a, et que tu vas dans leur salle de bains tu vas trouver du shampoing, et du savon Lux ! Parce que les gens changent, c'est ça le problème⁴⁵⁹. »

Cette rhétorique de l'invasion n'était pas rare, à propos de la concurrence étrangère, et/ou, plus généralement, de l'influence « occidentale » sur les modes de consommation. Au sujet de la concurrence des produits étrangers comme le Lux, Palmolive ou autres savons turcs, considérés comme moins onéreux, et/ou plus attrayants, un article du quotidien palestinien Al-Ayyâm, titrait par exemple en juin 2005 : « Qui sauvera le savon de Naplouse de l'invasion étrangère ? » L'inondation du marché local par des produits « étrangers » était ainsi comparée à l'invasion militaire israélienne. Husâm Sharîf faisait allusion pour sa part à

« (...) la mondialisation, ou l'imitation de l'Occident dans les produits, comme on imite dans les vêtements, la nourriture et la boisson, pour les *corn-flakes* et ce genre de choses, il y a eu aussi une imitation dans les produits de consommation comme le savon (...) les Américains... la mondialisation... a tout touché, même le savon⁴⁶⁰... »

Les générations plus jeunes, notamment, « ignorantes » des avantages du savon à l'huile d'olive, préfèrent utiliser un shampoing pour les cheveux, ou un savon qui mousse plus vite, d'une forme plus pratique que celle du « morceau de Naplouse ». Le produit extérieur apparaît comme « moderne » et de « meilleure qualité »⁴⁶¹, et non archaïque ou, pire, « trafiqué » comme le scotch utilisé par les frères Slîm. Et ce d'autant plus que les trois grands savonniers (Tûqân, Masrî, Shaka'a) ne font aucune publicité pour le savon de Naplouse, tandis que les murs de la ville sont couverts d'affiches pour le shampoing Pantène

⁴⁵⁹ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

⁴⁶⁰ *Idem*.

⁴⁶¹ Il s'agit du reste d'une opinion qui semble assez répandue chez les Palestiniens.

et le savon Dove. D'innombrables spots publicitaires diffusés sur les chaînes du satellite, et représentant un salon de coiffure ultra-moderne aux Emirats (la jeune femme en sort ensuite pour monter dans une 4/4 rutilante) en vantent aussi les mérites. Comment le savon de Naplouse ne ferait-il pas pour ces jeunes générations figure de produit archaïque, à l'image de la ville où ils sont enfermés ?

Abû Amjad disait, à propos du savon de Naplouse : « Il faut se dire que le citoyen (*al-muwâtan*) ne réfléchit pas à la différence entre le produit Lux et ce produit-là⁴⁶² ... » A travers ces propos, il ne pointait pas uniquement un problème de pouvoir d'achat lié à la situation économique, ni la concurrence de produits étrangers censément meilleur marché. Il faisait aussi allusion, en filigrane, à un manque de conscience (*wâ'î*), de la part des habitants ; un manque de conscience qui était, de plus, absence de connaissance de la qualité du produit, et manque de conscience civique ou nationale, comme le montre l'emploi qu'il fait du terme de *muwâtan*, citoyen.

Négligence, ainsi, du consommateur « citoyen » : Husâm Sharîf, dans son fascicule, affirme également qu'il faut convaincre le consommateur local que l'utilisation du savon de Naplouse « est un devoir envers la patrie (*wâjib watanî*), à une époque où il a des difficultés dans l'exportation⁴⁶³ ... »

Négligence, également, de la part des autorités publiques. Abû Amjad le disait : « C'est à l'Autorité de protéger ce produit ». Parlant de « protection », il faisait certes allusion, on l'a dit plus haut, à la protection économique de l'industrie locale, suggérant par exemple un assouplissement des taxes⁴⁶⁴. Mais dimension économique et dimension patrimoniale sont étroitement liées ; Abû Amjad reprochait également à l'Autorité palestinienne un manque d'intérêt pour un héritage (*turâth*) qui n'a pas directement de valeur politique, et qui peut difficilement être réinvesti dans des mythes légitimateurs et unificateurs nationaux, à la différence de pratiques comme les danses populaires ou les pèlerinages. Husâm Sharîf, en entretien, me disait également que « l'Autorité [palestinienne] ne s'est pas intéressée pas à ce sujet ».

« Moi, à un moment, j'ai appelé [des] propriétaire[s] de savonneries, je trouvais qu'ils négligeaient [leur savonnerie], ils l'avaient transformée en entrepôt... j'ai commencé à leur parler (...) Ils m'ont dit : « Quand l'Autorité est venue, elle ne s'est pas intéressée à nos problèmes » (...). C'est une industrie traditionnelle, elle a besoin d'attention, pas forcément

⁴⁶² Entretien avec Abû Amjad, cité *supra*, p. 194.

⁴⁶³ Sharîf, H., 1999, *op. cit.*, p. 77.

⁴⁶⁴ Voir *supra*, p. 149.

une aide matérielle, mais des études, du développement, l'ouverture d'horizons pour l'exportation⁴⁶⁵... »

Emma Aubin-Boltanski a montré comment l'Autorité palestinienne a pris en main, voire instrumentalisé, le *mawsim* de Nabî Mûsâ à des fins politiques, afin d'affirmer sa légitimité à rassembler les différents éléments de l'identité collective palestinienne. Mais l'industrie du savon, industrie citadine et familiale peut être élevée au rang de « pilier de l'identité collective », malgré une rhétorique apparue récemment⁴⁶⁶, qu'au prix d'une certaine contorsion. Si l'industrie du savon à Naplouse appartient aux objets du *turâth* palestinien, c'est bien plutôt au sens d'un patrimoine local et familial.

Négligence de ce *turâth* familial, enfin, de la part des grandes familles propriétaires. L'enquête de marché réalisée par Masâr recommandait à la société Hajj Tâher al-Masrî d'améliorer la forme du savon, de travailler sur l'emballage en ajoutant une fiche descriptive, de faire une campagne de publicité à la télévision locale et dans les journaux axée sur le caractère naturel du produit, ses qualités pour la peau et son appartenance à la culture (*thaqâfa*) et au patrimoine (*turâth*) de la région. Cela supposait, naturellement, d'y consacrer un budget conséquent⁴⁶⁷. Force me fut de constater que la société Hajj Tâher al-Masrî n'avait pas suivi ces conseils ; on a vu également, plus haut, les réticences opposées par Amîn à la publicité et au renouvellement de stratégies de marketing pour son entreprise⁴⁶⁸. Pour les familles Tûqân, Shaka'a et Masrî, la préservation du *turâth* familial repose sur un lien affectif et un prolongement (*imtidâd*). Ils ne sont pas vraiment disposés à investir dans une modernisation ou une patrimonialisation⁴⁶⁹.

⁴⁶⁵ Entretien avec Husâm Sharîf, 2004.

⁴⁶⁶ Voir *supra*, « 2002 : un regain d'intérêt pour le *turâth* savonnier », p. 168 et suivantes.

⁴⁶⁷ « Estimation du marché du savon à l'huile d'olive en Cisjordanie et à Gaza », société de conseil Masâr, 1999, rapport final, p. 5-6.

⁴⁶⁸ Voir *supra*, « Un problème de génération traduit en un problème de "mentalité" », p. 119 et suivantes.

⁴⁶⁹ J'y reviens dans la quatrième partie.

4. « Refaire » du savon

« Aujourd'hui tout le monde veut faire du savon... »

Shirabe Yamada, responsable de l'association Sunbula (« l'épi de blé »)

Depuis 2002, à la suite du regain d'intérêt pour le patrimoine savonnier⁴⁷⁰, c'est plutôt de la part d'hommes d'affaires, d'investisseurs privés ou encore de structures de l'aide internationale qu'on observe des réflexions sur un soutien possible à cette branche traditionnelle du secteur industriel local. Le Centre pour le développement du secteur privé⁴⁷¹ publia en 2004 un rapport intitulé « L'industrie du savon de Naplouse : situation et avenir⁴⁷² ». Constatant que le seul changement « majeur » introduit dans l'industrie ces trente dernières années (le remplacement de l'huile d'olive palestinienne par des huiles industrielles importées d'Europe) avait mené à la détacher de ses racines locales⁴⁷³, les auteurs suggèrent de « faire revivre (*i'âdat tâ'hîl*) les usines de savon en utilisant de l'huile d'olive locale (*zayt al-zaytîn al-mahallî*) dans le processus de production⁴⁷⁴ ». Dans la version anglaise du même rapport (qui diffère légèrement de la version arabe) ils ajoutent que dans ce cas, il faudrait reconsidérer tout le processus de production et de marketing, pour y introduire des technologies modernes appropriées⁴⁷⁵.

On a vu qu'historiquement, c'est la qualité de la « pure huile d'olive » qui définit celle du savon de Naplouse. Même si, ainsi que le précise la version anglaise du rapport, « on dit que l'huile d'olive importée permet de produire un savon d'une couleur plus blanche et en plus grande quantité par unité d'huile⁴⁷⁶ », le savon de Naplouse a aujourd'hui perdu sur le

⁴⁷⁰ Voir *supra*, « 2002 : un regain d'intérêt pour le *turâth* savonnier », p. 168.

⁴⁷¹ Voir *supra*, p. 149.

⁴⁷² N. Qobbâj, 'A. 'Abd al-Wahâb, M. al-Nâbulî, 2004, « *Sinâ'at al-sâbûn al-nâbulî : wadâ'uhâ wa mustaqbaluhâ* » (L'industrie du savon à Naplouse : situation et avenir), publication du Centre pour le développement du secteur privé (*markaz tatwîr al-qitâ' al-khâs*). Naël Qobbâj n'est autre qu'Abû Amjad, et on a déjà rencontré le Hajj Mo'âz al-Nâbulî. Les auteurs du rapport sont donc liés de près au « monde » de la savonnerie.

⁴⁷³ *Ibid.*, p. 1-2.

⁴⁷⁴ *Ibid.*, p. 2. Ils précisent que cette éventualité est devenue plus réaliste grâce à la baisse importante du prix de l'huile d'olive ces dernières années, surtout l'huile d'olive stockée des années précédentes.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p. 15.

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p. 16.

terrain symbolique, comme sur le terrain de la qualité. C'est ce qu'affirmait, avec force, le Hajj Mo'âz al-Nâbulî :

« Tout le monde sait ça dans l'industrie (...) donc on ne peut plus dire que c'est de l'huile d'olive ! Mais il faut lui ajouter le mot « industrielle ». Au lieu d'être *pure olive oil* c'est devenu *industrial olive oil*. (...) Et dans la production, on ne considère pas que c'est 100% huile d'olive. C'est pour ça qu'il y a un recul pour sa réception dans le public⁴⁷⁷. »

Pour « relancer » l'industrie du savon, il s'agit bien de l'ancrer de nouveau dans ses anciennes racines. En l'absence d'investissement par les grandes familles propriétaires ou par une autorité publique, une « patrimonialisation » du savon de Naplouse est prise en main par des structures indépendantes comme des ONG-s, des associations locales, ou encore des initiatives individuelles, qui réactivent alors une tradition familiale (c'est le cas du Hajj Mo'âz al-Nâbulî). Ces initiatives de retour (*i'âda*) à l'huile d'olive locale, ou de revitalisation de la tradition, témoignent d'une volonté de sortir de l'alternative préservation / protection, et d'œuvrer à une continuation des métiers du savon.

1°) Un retour à l'authentique ? Le Hajj Mo'âz al-Nâbulî (2)

D'après le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, alors que les anciens savonniers avaient cherché à se « développer », les actuels propriétaires ne le voulaient et ne le pouvaient plus, faute de posséder ce qu'il appelait la « vraie connaissance » (*al-ma'rifa al-haqîqiyya*) du travail du savon.

« Les vieux (*al-kbâr*) [cette appellation signifie aussi « les grands », c'est-à-dire les « grands noms » de l'industrie du savon] qui travaillaient dans cette industrie avaient une vraie connaissance. Aujourd'hui le propriétaire de savonnerie, il ne sait pas, car il n'a pas une vraie pratique de la fabrication. Il a un investissement financier, avec quoi il peut préparer le travail, les ouvriers, acheter les matières premières, etc. [Mais] il n'a pas d'idée, ni la possibilité de transformer de quelque façon que ce soit⁴⁷⁸. »

A la différence de ces « hommes d'affaires », le Hajj Mo'âz, on l'a vu, se présentait comme un homme « créatif » (*insân mubdi*). Il m'expliqua que c'était lui qui était à l'origine des quelques perfectionnements de l'outillage des savonneries dans les années 1970. Il s'agissait, disait-il, de « faire le travail plus vite », sans rien changer aux caractéristiques du savon de Naplouse. La diminution du nombre d'ouvriers qualifiés et d'ouvriers des savonneries de manière générale dans les années 1970 rendait par ailleurs nécessaire cette

⁴⁷⁷ Entretien avec le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, 2005.

⁴⁷⁸ *Idem*.

semi-mécanisation. Grâce à ses voyages effectués en Syrie, Turquie, Liban, il avait pu équiper la savonnerie Badr du premier *mixer*⁴⁷⁹. C'était ensuite grâce à lui et à ses conseils, disait-il, que d'autres savonneries (notamment la savonnerie Tûqân) s'étaient à leur tour converties au système du *mixer*, « qui rend la cuisson plus rapide (...) et qui donne [au savon] une qualité spéciale et supérieure⁴⁸⁰ ».

Alors que sa savonnerie avait fermé dans les années 1990, le Hajj Mo'âz al-Nâbulî affirmait avec force vouloir « revenir » au travail du savon, invoquant comme raison les liens de la famille et de la ville : abandonner, « comme fils de la famille Nâbulî, ce serait *'aîb* ». Aux couples d'oppositions que j'ai relevés plus haut⁴⁸¹, il en ajoutait un autre : l'homme travailleur (*insân 'âmel*) contre le chef d'entreprise/l'homme d'intérêt (*sâheb maslaha* : l'expression peut se comprendre dans les deux sens).

« Mon grand-père est décédé (*itwaffa*) depuis quatre-vingt-dix ans. Il travaillait dans l'industrie (...) C'est *'aîb* que je sorte de ce cadre... (...) Du point de vue de la famille (...) je ne peux pas détruire [cela]. *'aîb* ! C'est pourquoi j'essaie de revenir au travail, pour une raison : ma conviction, mon affection (*mahabbatî*) mon amour (*'ishqî*) pour une chose : qu'on ne dise pas que cette famille a laissé tomber. Non, elle n'a pas laissé tomber. Et on continue (*wa ndallnâ mâshiyyîn*). Mon fils (...), je peux compter sur lui, si je pose ma tête et que je dors, il peut travailler. J'en ai fait un travailleur (*insân 'âmel*), pas un chef d'entreprise/un homme d'intérêt (*sâheb maslaha*). L'homme d'entreprise, c'est toujours un investisseur ; quand les intérêts s'en vont, il peut s'en aller. Tandis que l'homme travailleur et qui aime son entreprise (*al-'âchiq li-maslahato*), il garde le désir de continuer (*al-raghbeh fî-l-istimrâr*)⁴⁸². »

Pour le Hajj Mo'âz, c'était tout autant le manque de renouvellement de la main d'œuvre que la baisse de qualité du produit qui rendait nécessaire, à l'heure actuelle, une mécanisation du travail. Celle-ci devait accompagner un « retour » (*i'âda*) aux « racines » de l'industrie, par l'utilisation de l'huile d'olive locale, tout en « améliorant » la forme du savon. L'objectif du Hajj était clair : « recommencer » ce qui s'était arrêté dans les années 1960, avant l'importation des huiles européennes. Malgré les prix pratiqués aujourd'hui sur le marché de l'huile, il croyait à la possibilité de « revenir aux racines de l'industrie de base (*juzûr al-sinâ'a al-asâsiyya*) » en utilisant « l'huile d'olive du pays (*zayt az-zaytûn al-baladî*) ». Il pensait être arrivé à un bon résultat, mais il fallait encore des améliorations (du *finishing*, disait-il). Il faisait donc « des expériences » (« Je ne veux pas dire autre chose, je veux dire [que] « j'essaye (*bahâwal*) » ») afin de réussir à produire un savon « (...) dont la

⁴⁷⁹ On a vu que cette savonnerie est, avec la savonnerie Tûqân, l'une des rares à posséder un mixer dans la *halla*.

⁴⁸⁰ Entretien avec le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, 2005.

⁴⁸¹ Voir *supra*, p. 143.

⁴⁸² Entretien avec le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, 2005.

forme, le poids (100 grammes) convienne au consommateur local et étranger, qui ressemble au savon Lux, qui ait une belle forme, qui soit 100 % huile d'olive et qui ait tous les avantages du savon de Naplouse⁴⁸³ ». Pour cela, il fallait, selon lui, un « changement radical » des procédés de fabrication, car il voulait éviter d'ajouter une matière autre que l'huile d'olive. Il disait donc mettre au point une machine à découper le savon, qui lui donnerait en outre une forme attrayante pour le consommateur.

En juin 2005, le Hajj Mo'âz démissionna de la chambre de commerce, et me signifia qu'il aurait plus de temps à consacrer à son savon, ce qui lui permettrait de rouvrir la savonnerie Badr. Durant toute la période de mon enquête, je suivis l'évolution de ses tentatives pour « améliorer » le savon. Je ne pus jamais aller voir ce qu'il appelait le « laboratoire » (*al-mukhtabar*), où il me disait faire ses expériences. Mais il accepta de me montrer des échantillons. Il continua à travailler sur l'emballage, et confectionna également un savon liquide, dont il me donna une petite bouteille afin de le tester. En 2007, j'amenai mon père (en visite à Naplouse) à la savonnerie Badr, à l'occasion d'une promenade dans la vieille ville. Le Hajj Mo'âz lui expliqua longuement la « nécessité » de revenir à l'huile d'olive, et lui fit cadeau de quelques échantillons de savon de format « Lux », habillés d'un emballage nouveau (photo 12). Il les montrait également aux touristes de passage, assez nombreux à la savonnerie Badr : elle donne en effet sur l'une des rues principales de la vieille ville, non loin du hammam al-Shifa' qui fait partie, on l'a dit, des *must* du circuit touristique à Naplouse⁴⁸⁴.



Photo 12. Le nouveau savon Badr du Hajj Mo'âz al-Nâbulî

⁴⁸³ *Idem*.

⁴⁸⁴ Pour les initiatives de « tourisme alternatif » à Naplouse, voir *infra*, Deuxième partie, p. 284, note 643.

Le Hajj Mo'âz distribua son savon liquide dans certaines pharmacies et au Mall, mais le produit se vendait trop cher pour avoir une véritable diffusion. 'Imâd Kana'ân, le fils du producteur de savon vert 'Anwar Kana'ân, avait, comme le Hajj Mo'âz al-Nâbulî, mis au point un savon liquide du nom d'Olivina, à partir de « pure huile d'olive ». Je le croisai un matin, à l'imprimerie Hijjâwî : il était en train de discuter avec l'un des graphistes du *design* et du logo à faire figurer sur la bouteille de savon. Cependant, pour cet ingénieur d'une cinquantaine d'années, ce projet tenait plus du hobby que d'un véritable investissement financier ; hobby dont il pouvait se permettre de supporter les frais. 'Imâd Kana'ân ne se faisait en effet aucune illusion sur le fait que le savon Olivina trouverait difficilement des débouchés sur le marché local. De même, si le Hajj Mo'âz continue ses expériences, la savonnerie Badr, à l'heure où j'écris ces lignes, n'a cependant pas « vraiment » rouvert, faute de réels débouchés pour son savon à Naplouse.

2°) Une « sortie » par l'exportation ?

A l'heure actuelle, ce sont plutôt de petits groupes, fondations privées ou ONG-s locales, qui misent sur une « amélioration » du savon de Naplouse. Les descendants du Cheikh 'Amr 'Arafât, illustre savonnier de Naplouse⁴⁸⁵, ont entrepris la patrimonialisation de la savonnerie familiale (située au cœur de la vieille ville) en créant une fondation à son nom. L'architecte Nasîr 'Arafât, en particulier, a installé son bureau juste à côté de la savonnerie, et entreprit de restaurer celle-ci en 2005, pour en faire un centre culturel pour enfants, dont un petit espace serait consacré à un musée du savon. Il obtint en 2006 du consulat général de France à Jérusalem un financement pour un projet intitulé *Enrichment and development of the traditional handicrafts* (« Amélioration et développement des artisanats traditionnels »), qui incluait le savon de Naplouse. Il s'agissait de « refaire » du savon, d'une forme améliorée, afin de financer l'aménagement du nouveau centre culturel.

Ces initiatives (« refaire » du savon de Naplouse par un retour à l'huile d'olive palestinienne) sont aussi le fait d'ONG-s, parfois en lien avec des partenaires internationaux ou des structures de commerce équitable. S'adressant souvent à un public occidental qui aime à « figer » l'image d'une certaine Palestine, ces ONG-s, tout en cherchant à se financer, entendent aussi donner une forme de publicité à des aspects méconnus du patrimoine

⁴⁸⁵ Selon Doumani, le Cheikh 'Amr Arafât faisait office d'expert local pour trancher en cas de litige entre le propriétaire de la savonnerie et le *ravyis* (responsable de la cuisson) (Doumani, B., 1995, *op. cit.*, p. 199).

palestinien. Elles se tournent toutes vers l'exportation : Project Hope, l'ONG dirigée par mon mari Hakîm se lança à partir de 2006 dans l'exportation de savon, tout comme une autre ONG à Naplouse (Darna), afin de financer ses travaux. Pour ce savon de Naplouse « amélioré », une telle « sortie » par l'exportation était une nécessité : il n'y avait que peu de place, voire pas du tout, sur le marché local pour un tel genre de savon⁴⁸⁶. Le public visé est un public occidental, dont il s'agit d'exploiter l'engouement actuel (et qui remonte à une vingtaine d'années) pour les produits naturels ou « bio ». Signalons du reste que ce sont en partie les nouveaux réseaux d'exportation vers l'Occident qui ont permis le renouveau et l'essor du savon d'Alep ces quinze dernières années.

Il n'appartient pas directement à mon propos de développer ce thème. Signalons simplement que les quantités sont, à la différence de celles exportées par les savonneries d'Alep, limitées : une à deux tonnes maximum par envoi, sur commande d'une association de soutien au peuple palestinien en France, au Canada, ou en Angleterre. Dans le contexte fortement politisé de la Palestine, une bonne partie (sinon la totalité) des exportations passe par des réseaux militants, qui, souvent, importent déjà d'autres produits palestiniens comme l'huile d'olive. L'idée est de produire un savon dont la forme, l'aspect et l'emballage plaisent au consommateur occidental, tout en lui donnant le sentiment d'acheter un petit peu de Palestine. Ces associations s'adressent souvent, pour la fabrication, à des ouvriers ou anciens ouvriers qui continuent à produire des petites quantités de savon, les mettant parfois en concurrence. Par ailleurs, étant donné la relative étroitesse des marchés à l'exportation qui jouent essentiellement sur des réseaux militants, ces marchés sont, parfois âprement, disputés.

Mujtaba Tbeïla est, à ma connaissance, le seul des petits fabricants de savon à avoir opéré une reconversion réussie vers la mécanisation et les produits d'entretien, ainsi que la diversification et le « développement » du savon de Naplouse. Il vend aujourd'hui son savon à plusieurs ONG-s et à certaines firmes israéliennes. Son portrait permet d'illustrer, *in fine*, les problèmes de la « modernisation » du savon en lien avec les représentations de l'authenticité et de la modernité à Naplouse. Il offre, en outre, une illustration des pratiques de continuation de la fabrication du savon, dont il est en quelque sorte la « version heureuse », tandis que la plupart des petits fabricants essayèrent un échec cuisant.

⁴⁸⁶ C'est ce que m'expliqua aussi Mujtaba Tbeïla, voir *infra*.